

LE PARCOURS DES DEUX FRÈRES
VINCENT

51.553



51.556



SIMON FERNAND

SOMMAIRE :

- 15 Avril CHARCHILLA – l'arrestation
- 15 Avril ARINTHOD
- 16 Avril CLAIRVAUX-LES-LACS
- 17-18 Avril LYON
- 3 semaines COMPIEGNE-ROYALLIEU

14-15-16 Mai 1944 : La déportation

- 14 Mai Le départ de COMPIÈGNE
- 14-15-16 Mai Vers BUCHENWALD
- 16 Mai L'arrivée au camp

Mai 1944 – début Avril 1945 : le travail forcé et la mort lente dans les camps de concentration, dans leurs kommandos et au percement des tunnels de Niedersachswerfen et de Woffleben.

- Mai 1944 NÜXEI
- Juin Juillet WIEDA
- Août Septembre DORA
- Oct. Nov. 1944 HARZUNGEN
- Janv. Fév. 1945
- Mars 1945 ELRICH
- 3-4 Avril 1945 NORDHAUSEN

4 Avril – 21 Avril 1945 : Vers la fin du calvaire

- Nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes
- Mais nous sommes capturés à nouveau
- Et finalement nous parvenons à nous évader

21 au 22 Avril 1945 : C'est le rapatriement et le retour au village natal

LEXIQUE :

La Wehrmacht

L'armée allemande

La Luftwaffe

L'aviation allemande

Häftling

Déporté, détenu

Juden – Ein Jude

Les Juifs, un Juif

Terrorist

Terroriste

Kapo

Dirige un kommando, un Kapo par Kommando. Il pouvait être de toutes nationalités. Il portait la tenue rayée et le brassard blanc. Tout comme le SS, il avait droit de vie et de mort sur les détenus.

Le Vorarbeiter

Contremaître

Les Posten

Les surveillants

Le Schreiber

Le secrétaire

Les Meister

Travailleurs et surveillants

Le Revier

L'infirmerie

Ersatz

Produit de remplacement

Kein Packet

Pas de paquet

Schnell

Vite

Raus

Dehors

Komm Komm

Viens, viens

Scheisse

Merde

Du 15 Avril au 14 Mai 1944 :

**L'ARRESTATION
L'INTERNEMENT**

- 15 Avril **CHARCHILLA – l'arrestation**
- 15 Avril **ARINTHOD**
- 16 Avril **CLAIRVAUX-LES-LACS**
- 17-18 Avril **LYON**
- 3 semaines **COMPIÈGNE-ROYALLIEU**

15 AVRIL

CHARCHILLA

L'arrestation

Dans le petit village de CHARCHILLA – JURA – le 15 Avril 1944, de très bonne heure le matin, les Allemands déclenchent une opération militaire contre les Maquis et la Résistance.

Dix à douze camions environ, occupés par un grand nombre de militaires armés, ainsi qu'une automitrailleuse et une grosse traction pour les officiers, investissent le pays pendant toute la matinée et même plus.

Le petit train se dirigeant vers Saint-Claude arrivait en gare à ce moment-là. Son arrêt fut brutal et bruyant et le bruit fut vite couvert par des claquements de portes et des jurons. Ne trouvant pas ce qu'ils espéraient, les occupants arrêtent sur le champ ALBERT GRIFFON, le fils du chef de gare.

Depuis la fenêtre de notre habitation, mon frère Simon et moi-même comprenons vite ce qui se passe. La maison est située à l'extrémité Nord du village, alors, sans perdre de temps, nous nous enfuyons en direction d'un petit bosquet surplombant une petite combe assez profonde, distante d'environ cinq à six cents mètres...

Nous avons presque atteint notre but que deux ou trois rafales de mitrailleuse sont tirées du haut du village, puis trois ou quatre rafales de fusil-mitrailleur venant en notre direction nous affolent. Je pose mes sabots de bois dans le sens de notre direction, nous traversons ainsi un champ plus rapidement, mais à découvert et nous nous camouflons...

De là, nous ne pouvons être vus. Une à trois minutes passent et c'est alors que deux militaires armés apparaissent sur le bord de la petite combe, au

lieu dit COINNANS. Ils sont prêts à épauler, mon frère Simon et moi-même, nous levons aussitôt les bras : nous avons certainement été aperçus lors de notre fuite... C'est alors le retour vers le village distant d'environ huit cents mètres, les deux Allemands, derrière nous, piquant sans cesse le canon de leurs fusils dans notre dos et sur nos reins.

Quand nous arrivons sur la place du village, règne une grande agitation. Tous les habitants de seize à soixante ans, sont regroupés le dos au mur de la cour de l'école, et nous, les deux frères, nous sommes immobilisés, les mains sur la nuque, face au mur opposé. Trois militaires, fusils à la main, nous tiennent en respect pendant une heure environ. Puis, un officier monte du village et parle aux militaires qui actionnent aussitôt la culasse de leurs fusils. Nous pensons à ce moment-là que les balles sont pour nous mais il n'en est rien : ils ne font que décharger leurs armes. Nous avons eu vraiment peur !

L'officier enjoint de se mettre en marche et les deux frères sont conduits dans la maison de Monsieur MATHIEU LOUIS, maire du village, ancien combattant et prisonnier de guerre 1914-18. C'est là, dans cette maison, qu'eurent lieu les interrogatoires...

En entrant, nous voyons ROBERT FAVRE qui venait de subir un interrogatoire : son attitude témoignait de la « bonne correction » qu'il venait de recevoir. Simon, mon frère, réfractaire au S.T.O, passe dans la salle à manger ; quant à moi, je reste à la cuisine face à un homme revêtu de l'uniforme nazi mais parlant très bien français. On a affirmé plus tard que deux ou trois de « ces bons Français » étaient présents ce jour-là à CHARCHILLA : c'étaient des

miliciens... Peu après, je suis interrogé six à sept fois. On me pose toujours la même question :

« - Ton frère, qui est à côté, dit que tu étais dans la Résistance ». Je nie cette affirmation et, à la dernière fois, je répète : « Mon frère est ni un menteur, ni un mouchard ». On me fait alors énergiquement passer dans la salle à manger. Autour d'une grande table rectangulaire se tiennent six à sept Allemands – dont un officier à forte carrure. L'un d'eux, l'interprète, sort un papier. L'interrogatoire recommence :...

« - Y-a-t-il des Maquis au village ou dans les environs ?

Des maquisards sont-ils venus dans ce village ?

Les deux frères PEUGET, vous les connaissez certainement ? »

L'un des frères PEUGET était réfractaire au S.T.O et l'autre aux chantiers de Jeunesse.

Dans les deux cas, je réponds par la négative et cela ne leur fait vraiment pas plaisir. Le gros officier se lève d'un bond, me « file » un coup de pied au derrière, m'empoigne par les cheveux et me secoue dans tous les sens. Monsieur le Maire est également durement frappé.

L'interrogatoire prit fin, six hommes furent placés dans deux camions gardés par une dizaine de militaires armés et tout le convoi partit en direction de MAISOD, village voisin, au milieu duquel GABRIEL ROCHET fut « ramassé ». Monsieur MATHIEU monta dans une traction et il rejoignit le maire de MAISOD, qui dut conduire l'officier aux fermes de FREGNA et des RIVETS. Heureusement, les Maquis étaient partis deux ou trois jours auparavant. Le convoi, faisant demi tour en direction de BRILLAT, se compose donc de deux camions dans lesquels sont enfermés et bien gardés huit hommes victimes de l'opération :

MATHIEU Louis
FAVRE Robert
VINCENT Simon
VINCENT Fernand
FOULON Fernand
HUGON André
GRIFFON Albert
ROCHET Gabriel

Mon frère Simon né le 17 mai 1919 est alors âgé de 25 ans et moi-même, né le 25 janvier 1925, de 19 ans.

Trois seulement sont rentrés :

FAVRE Robert
HUGON André
VINCENT Fernand

J'appris, à mon retour d'Allemagne que Robert FAVRE avait pris la fuite à travers champs en direction de MAISOD, à l'arrivée des Allemands. Devenant leur cible, il fut visé par plusieurs rafales de mitraillette, blessé dans un bras, légèrement à la main et finalement déporté et arrêté.

Quant à Roger PEUGET, réfractaire au STO, il se dirigea un peu dans la même direction que nous autres, les frères VINCENT. Des rafales de fusils-mitraillettes lui coupèrent un morceau de doigt et une balle lui traça comme une raie dans la chevelure. Ne sachant ce que Roger était devenu, les gens du village partirent à sa recherche. C'est grâce à ses sabots laissés au pied d'un sapin qu'ils le retrouvèrent – dans l'arbre – où il s'était réfugié rapidement

Nous passons ensuite au BOURGET, à la ferme de PETIERE, puis à l'abbaye de VAUCLUSE. Un peu plus loin, les camions s'arrêtent et c'est là que deux militaires font « sauter » la ferme des FENILS au bord de la rivière d'Ain.

Commissariat Général
ou
Service du Travail Obligatoire

ÉTAT FRANÇAIS

Direction départementale du Jura

Lons-le-Saunier, le

22-5-43

24, rue Lecourbe
à LONS-LE-SAUNIER

TÉL. : N° 6.93

En exécution des dispositions de la loi du 16 Février 1943 portant institution du Service du Travail Obligatoire et de celle du 4 septembre 1942 relative à l'utilisation et à l'organisation de la Main-d'Œuvre,

Monsieur VINCENT Simon
demeurant à Charchilla

est informé qu'il a été désigné par la Commission réglementaire pour être affecté à un travail en

En conséquence, il lui est enjoint de se rendre au Centre d'Accueil gare de Lons-le-Saunier, le 27 Mai 1943 à 13 heures, pour prendre part au convoi organisé.

L'inobservation de ces prescriptions le rendrait passible des peines édictées par les lois précitées (emprisonnement de 3 mois à 5 ans et amende de 200 à 100.000 francs).

Donné, Délégué et par délégation
Le Directeur départemental du Service
du Travail Obligatoire.



M. DECLUME, imprimeur, Lons-le-Saunier (01.2160). 1815-43-1000

15 avril après-midi

ARINTHOD

Et tout le convoi repartit... les kilomètres se succèdent, nous traversons deux ou trois villages et arrivons à ARINTHOD. On nous enferme dans la salle de cinéma où des gars d'ORGELET, d'ARINTHOD et des environs de SAINT-HYMETIÈRE occupent déjà les lieux. Un officier se tient assis à l'entrée.

Assis lui aussi, au fond de la salle, à l'endroit où sont projetés les films, mais la tête et plusieurs parties du corps ensanglantées, un homme est là : c'est PARISSE, un des chefs de la Résistance locale. Il vient de subir un interrogatoire musclé, on l'a placé ici pour l'exemple... Dès notre arrivée, un autre homme, une bonbonne et un verre à la main, sert aux nouveaux captifs un bon verre de vin rouge – qui est le bienvenu. Cette personne, c'est Gaston Pierre MONNIER, mieux connu sous le nom de Pierre. Il fut à plusieurs reprises interrogé, parfois bousculé, parce que suspecté de connaître les Maquis de par son métier de facteur.

Les gars du pays nous apportent vivres, boissons et vêtements ; seuls ont le droit d'entrer ceux – et pas tous – dont un proche est détenu.

Dans l'après-midi, Monsieur MATHIEU, maire de notre village, est appelé auprès de l'officier pour une raison que j'ignore. Je suis assis près de l'allée centrale, il passe près de moi et me dit tout bas : « Tu vas être appelé ». Effectivement, peu après, l'officier me dit : « Vous avez eu peur des Allemands ? ». Stupéfait, je reste deux à trois secondes sans répondre et il me renvoie sèchement à ma place. Peut-être M. MATHIEU avait-il essayé de faire libérer un des deux frères VINCENT ?

16 avril fin de journée

Assez tard dans l'après-midi du 16, nous sommes à nouveau tous comptés, rassemblés et chargés dans plusieurs camions, pour une autre direction...

CLAIRVAUX-LES-LACS

Le 16 avril, à la tombée de la nuit, nous arrivons à CLAIRVAUX-LES-LACS et ce sera là le dernier arrêt dans le JURA. Nous prenons place dans les Écoles des Filles, on nous répartit par cinq et on nous compte à plusieurs reprises. Le courant électrique s'interrompt brusquement. Était-ce volontaire ? Peut-être. La nervosité des Allemands s'intensifie. Ils vérifient tous les couloirs et tous les recoins de l'école à la lampe de poche, leur façon de parler n'est pas rassurante. Le calme revient, nous entrons dans une salle où les bancs des écoliers sont encore en place. C'est à coups de baguettes et avec force jurons que trois ou quatre jeunes SS ordonnent de les empiler. Nous allons au fond d'une autre salle pour la nuit. Sans lumière, nous avançons au hasard, parfois heurtant un pied ou un bras tellement il y a du monde. Ce sont tous les camarades du GRANDVAUX et des environs. Tant bien que mal, nous passons la nuit et la matinée et, à midi, nous devons aller dans la cour où quelques habitants de CLAIRVAUX nous servent un repas constitué d'un bon plat de lentilles, de boissons et autres ... Nous reprenons ensuite nos places du matin.

C'est alors que nous avons la désagréable surprise de voir parmi nous deux grands gars vêtus de grands imperméables et coiffés de chapeaux de feutre. Ils nous toisent avec un sourire moqueur. Ce sont des miliciens, sans doute originaires de la région, pas mécontents de leur propre prise ou de celle de leurs semblables.

Et puis, voilà que près de l'école, sur la grande route, deux grands cars nous attendent, en provenance de LYON, et pour notre dernier départ du JURA.

17 avril dans la soirée

Beaucoup de personnes étaient venues pour voir les leurs. Je ne sais comment. Le frère de Fernand FOULON lui avait apporté son appareil dentaire, qu'il n'avait pas eu le temps de prendre. Madame MATHIEU était venue donner la ceinture herniaire à son mari. D'autres étaient là pour les mêmes raisons et pour dire « Au revoir » à leurs connaissances. Les Allemands les ont sèchement sommées de ne pas s'approcher des cars et tirèrent plusieurs coups de mitraillettes en l'air.

Pris de peur, tout le monde se retira, bien déçu.

LYON RHÔNE

Dans chacun des deux cars, remplis de la même façon, certains ont pu s'asseoir, d'autres sont restés debout. Au fond du car, aisément assis, un officier, flanqué d'un gros chien de garde tenu en laisse, avait une mitrailleuse sur les genoux. Et nous sommes arrivés à Lyon : mon frère, à mes côtés, reconnut l'Avenue Berthelot.

17 avril au soir

Les cars « stoppèrent » dans une cour en face des caves de l'Ecole de Santé Militaire, là-même où étaient interrogés et torturés sans pitié les Maquis, par le sinistrement célèbre BARBIE et ses sbires.

Quelques marches d'escalier à descendre et tout le groupe se retrouve au sous-sol, dans une cave, où un camarade connaissant l'allemand, consignait par écrit dans cette langue des renseignements demandés concernant notre état civil, notre métier, etc... Il fallait faire vite. Mon tour terminé, je passe dans une partie proche : sur les murs, écrites avec le sang des gars torturés, des dates, les initiales de noms... et puis rapidement, je vois apparaître, revenant du fond de cette pièce, deux ou trois camarades ensanglantés. Je dois alors remonter un étage, je dois me mettre face à la cloison d'une grande salle aux belles tentures.

Le contraste est saisissant : il flotte là des odeurs de parfum et de tabac blond. Des SS, femmes et hommes, portent des habits impeccables et fument des cigarettes. On devait sans doute y préparer nos dossiers.

18 avril

Il commence à faire jour quand nous sommes dirigés vers la prison MONTLUC. Certains logent dans des cellules ; une bonne vingtaine d'entre nous, ainsi que quelques camarades déjà présents, nous emplissons une baraque appelée « baraque des Juifs ». Cette baraque, c'est une grosse tinette à l'entrée, des châlits défectueux, de la paille vermoulue, des cafards qui sortent de partout, qui courent dans tous les sens et la nuit, sur notre figure...

Parfois, on appelle un homme par son nom et on lui crie : « KEIN PACKET ! » (Pas de paquet) parce qu'il lui est inutile de prendre ses bagages pour aller là où il va... On ne le voit jamais revenir...

Notre nourriture, la soupe, c'est de l'eau chaude où flottent quelques branches de betteraves dans des gamelles à demi-rouillées. Nous y restons environ huit jours.

COMPIÈGNE –ROYALE LIEU

26 et 27 Avril

Je ne sais de quelle gare de LYON nous repartons, cette fois-ci en train de voyageur, bien assis par compartiment. Un Allemand, l'arme à la main, est posté au début et à la fin de chaque wagon. Le voyage est entrecoupé d'arrêts parce que les voies sont coupées, suite aux bombardements de la Résistance, alors prennent le relais des camions dans lesquels nous nous tenons debout, serrés les uns contre les autres.

Enfin, nous arrivons devant un très long bâtiment en dur qui abritait d'anciennes casernes militaires françaises. Nous y retrouvons des châlits en mauvais état, les punaises et les puces, la nourriture insuffisante. On nous octroie chaque jour un litre de soupe faite d'eau chaude où flottent quelques légumes : betteraves, choux-raves, morceaux de pomme de terre. Il s'y ajoute un peu de pain avec un peu de margarine ou autres produits...

A la cantine, moyennant quelque argent, on obtient des oignons qu'on peut faire rôtir un peu ainsi que de tous petits poissons conservés dans un tonneau.

Nous sommes à COMPIÈGNE, au camp d'internement de ROYAL LIEU, où nous allons rester trois bonnes semaines.

Et puis, un appel nous réunit tous au camp pour une grande fouille générale, suivie d'une distribution de vivres : une petite boule de pain et un saucisson par personne. Cela laisse présager un voyage assez long...

Certains détenus avaient bien étudié le moyen de faire ouvrir la porte ou de faire sauter d'autres parties des wagons de bois. Ils avaient adroitement réussi à camoufler des petits morceaux de lame de scie, des percerettes dans les semelles de leurs souliers... ainsi qu'un peu de mastic au cas où l'opération échouerait.

14-15-16 Mai 1944 :

LA DÉPORTATION

- **Le départ de COMPIÈGNE**
- **Vers BUCHENWALD**
- **L'arrivée au camp**

14 mai 1944

LE DEPART DE COMPIEGNE

Un nouveau départ et nous ne savons jamais pour quelle destination...

De très bonne heure, ce matin du 14 mai, ce sont des jurons, des coups, des « Schnell ! » de toutes parts. Les blocs se vident rapidement. Nous sommes tous rangés par cinq, nous sommes deux mille et plus, sur toute la largeur de la colonne, encadrés de militaires armés, tous les deux ou trois mètres. La colonne qui s'allonge de plus en plus traverse la ville de Compiègne : les volets de certaines maisons restent clos, d'autres à demi-ouverts. Devant nous, voici la gare et un train composé de wagons à bestiaux : vingt wagons face auxquels on nous concentre à raison de cent à cent dix individus pour un wagon dont la contenance normale est de huit chevaux ou quarante quatre personnes. Certains sont fouillés à nouveau. Sur le quai, partout, des militaires et des officiers, équipés de mitraillettes et de fusils observent, scrutent et tiennent en laisse des chiens prêts à agir. Bien armés également, les soldats postés sur le toit de chaque wagon, à chaque extrémité du train, et les gardes perchés sur des tampons aménagés.

Les wagons s'ouvrent, il faut faire vite pour monter sous les « Schnell » qui recommencent, sous les coups de trique qui pleuvent sur les traînants ou sur ceux qui trébuchent en se pressant trop.

C'est fait : nous sommes tous entrés dans le wagon, les uns sur les autres, pêle-mêle. Les copains du village ne doivent pas tous être là. Mon frère est parmi nous, ainsi que Louis Mathieu. Nous sommes tellement coincés qu'il est difficile de bouger.

Une botte de paille sert de tinette et les trois ou quatre petites lucanes du haut ne suffiront pas à donner un peu d'air car elles sont tressées de barbelés.

Les portes sont refermées, verrouillées, cadencées. Le train est prêt à partir. Une seconde vérification et il démarre enfin...

14 mai

VERS BUCHENWALD

Ce voyage va durer trois jours et deux nuits.

Après plusieurs dizaines de kilomètres, le train s'arrête une bonne heure en plein soleil. Nous commençons à avoir bien chaud, nous nous mettons « torse nu ». Au départ, le cheminot qui distribuait l'eau avait arrosé de son mieux les wagons pour y donner un peu de fraîcheur. Les plus grands aperçoivent des maisons puis une gare et en fin d'après-midi, le train s'arrête pour alimenter la locomotive en eau et peut-être aussi en charbon. A ce moment, deux grands costauds tirent par l'une des lucarnes une gourde d'aluminium de deux à trois litres d'eau. On peut se mouiller les lèvres, absorber quelques gouttes et pour que la distribution soit équitable, un des deux gars tient la gourde et le second arrête le buveur à temps.

Dans plusieurs wagons, peut être tous, une évasion avait été décidée et devait se situer dans un lieu assez précis avant la frontière. Il s'agissait de faire sauter les portes au moyen de menus outils que des résistants avaient pu « passer à la fouille », et cela à la nuit tombante. Il avait fallu remettre nos vêtements.

Quelques minutes plus tard, le train s'arrêta rapidement. Plusieurs coups de mitraillette furent tirés depuis le deuxième ou troisième wagon après le nôtre, abattant sept ou huit prisonniers qui s'évadaient et qui auraient ouvert trop tôt. Les morts furent lancés comme des chiens au milieu des vivants.

Alors, tous les wagons du train sont équipés de très gros phares tournoyant dans tous les sens, les gardes et un contrôle des fermetures sont renforcés et le train peut reprendre sa marche pour la nuit...

1^{ère} nuit

Depuis peu, nous avons passé la frontière et nous sommes en Allemagne.

M. Mathieu, à mes côtés, me l'indique et me dit : « Si tu savais où on va, petit... »

S'en suivent des arrêts sur des voies de garage de temps à autre...

2^{ème} nuit

Puis le jour se lève, on attend qu'il y ait plus de clarté et le train s'arrête en pleine campagne. Les êtres humains seront alors comptés un par un dans chaque wagon, des gardiens et plusieurs chiens en laisse sont au pied du nôtre. La porte s'ouvre, un SS de forte taille monte, une barre de fer à la main et nous force à tenir dans la moitié du wagon.

Comment exécuter un ordre pareil ? Cela paraît impossible mais les coups ne sont pas comptés. Nous grimpons les uns sur les autres, nous nous agrippons aux épaules les uns des autres.

Nous avons à nouveau déposé nos vêtements car il fait de plus en plus chaud. Nos langues s'épaississent, notre palais devient collant et sec. Un camarade a pu se procurer une petite gourde d'un demi litre environ, il la remplit d'urine, la passe dehors par la lucarne pour la rafraichir lorsque le train roule et nous réussissons à nous mouiller un peu les lèvres.

En fin d'après-midi, le train s'arrête sur une voie de garage, pendant au moins trois heures, en plein soleil, parce que les voies sont bombardées ou parce qu'on laisse priorité aux trains d'armes ?

La nuit commence à tomber quand le convoi reprend sa route. Je suis à environ trois mètres de la porte et j'essaie de m'en approcher le plus possible. Voyant que je n'avance presque pas et que je ne peux pas parler, le jeune gars qui se trouve en face de cette dernière, me prend par le bras et m'assied entre ses jambes. Dès cet instant, j'ai pu respirer un peu mieux avec la nuit et l'air frais du soir et du printemps. Comme la transpiration de cent personnes à l'intérieur du wagon provoquait de fines gouttes d'eau sur les ferrures de la porte, j'ai pu y passer et repasser ma langue pendant de longs moments et plusieurs heures. Cela m'apporta pas mal de liquide. Je repris de la salive et je fus sauvé. J'aurais dû remercier ce jeune gars qui avait été mis en camp d'internement en tant que communiste, qui s'était évadé et avait été repris. Je parlais peu et je regrette de ne pas lui avoir dit merci. Je passais une partie de la nuit et la matinée à dormir dans mon coin.

Puis, au milieu ou à la fin de l'après-midi, le train s'arrête. C'est la gare de Buchenwald.

L'ARRIVÉE À BUCHENWALD ET AU CAMP

Sur le quai de la gare, à la longueur du train correspondait la lignée de militaires et d'officiers, la trique ou le fusil à la main, les chiens tirant sur leurs laisses.

Tout est au point : les wagons s'ouvrent et sous les séries de « Schnell », « Raus », les pauvres gars sortent, abrutis, égarés après les journées passées enfermés dans ces wagons. L'air libre retrouvé provoque des réactions, et celles-ci peuvent aller aussi jusqu'à la démence ou la folie. Tous les camarades veulent se précipiter dehors, mais hélas, beaucoup tombent sur le ballast, se relèvent avec beaucoup de peine et la trique n'est pas épargnée, sans compter les chiens qui tirent sur leurs laisses en montrant les crocs et qui deviennent hargneux de temps en temps. On ressort de ces wagons trente à trente deux morts, entassés les uns sur les autres sur le trottoir devant la gare.

Après avoir été rassemblés comme de coutume, parfois bien chancelants, nous devons faire une halte avant le camp sur un terrain en friche : plusieurs grandes cuves de bois y sont disposées et des camarades, déjà détenus les remplissent d'eau avec de grands et gros tuyaux. Réaction normale : tous les gars s'y précipitent très rapidement et chacun consomme en se servant de ce qu'il a sous la main : chapeau, chaussures, béret... certains plongent la tête entière dans le bac, d'autres boivent avec les deux mains. Personne n'attache d'importance au fait que l'eau soit devenue bien sale à force d'être remuée. Qu'importe ! C'est du liquide – tant attendu.

Mon frère et moi, ainsi que quelques camarades, nous nous trouvons adossés contre une baraque en bois et le hasard fait que nous pouvons boire un quart de café, ou plutôt un ersatz de café.

Un peu plus bas se situent plusieurs baraques en dur et dans l'une d'elles a lieu la première opération pratiquée : la tonte et le rasage. Plus la moindre zone pilifère sur nos corps ! C'est ensuite le tour du bain de grésil froid. Un grand bac en ciment est rempli de ce liquide et les uns après les autres, nous devons y plonger, nus bien sûr, tout le corps, la tête comprise. Tous doivent s'exécuter, sinon un gars est là et s'en charge.

Puis, c'est le passage dans la salle d'habillement, précédé par une douche. Chacun reçoit une chemise et un caleçon ainsi qu'un pantalon, une veste et un bonnet rayés, de qualité médiocre et inaptes à protéger du froid. Un écusson rouge, triangulaire, la pointe en bas, portant un F au centre pour les Français et notre numéro de matricule, est cousu sur un côté du devant de la veste. En fait de chaussures, il nous faudra porter une paire de claquettes à semelles de bois, dont le dessus est une lanière assez épaisse mais qui laissera sortir le pied quand nous marcherons dans la boue.

Tout ce que nous avons sur nous : argent, montre, portefeuilles, bijoux, etc...., est mis dans un petit sac numéroté et rangé. Peu ou pas de ces biens ont été rendus à leur propriétaire.

En avançant, un peu plus loin, nous découvrons un panneau rectangulaire portant la photographie de trois personnages dont j'ignore l'identité, et au bas duquel on peut lire :

« A chacun son dû »

« Le travail, c'est la liberté »

Et, très rapidement, c'est l'entrée du camp. Pour en franchir la porte, nous sommes groupés par cinq et comptés à deux reprises. Nous nous dirigeons vers le bas et nous longeons de grands grillages derrière lesquels sont rassemblés des

déportés déjà présents, espérant récupérer la nourriture que nous n'avons pu avaler dans le train : phénomène sans doute coutumier à tous les convois.

Nous traversons le grand camp, puis le petit, tout est relié, c'est immense. Nous voici arrivés.

Quatre grandes tentes venues d'un cirque polonais se dressent là, chacune est traversée par une allée centrale – et peut être par deux allées latérales.

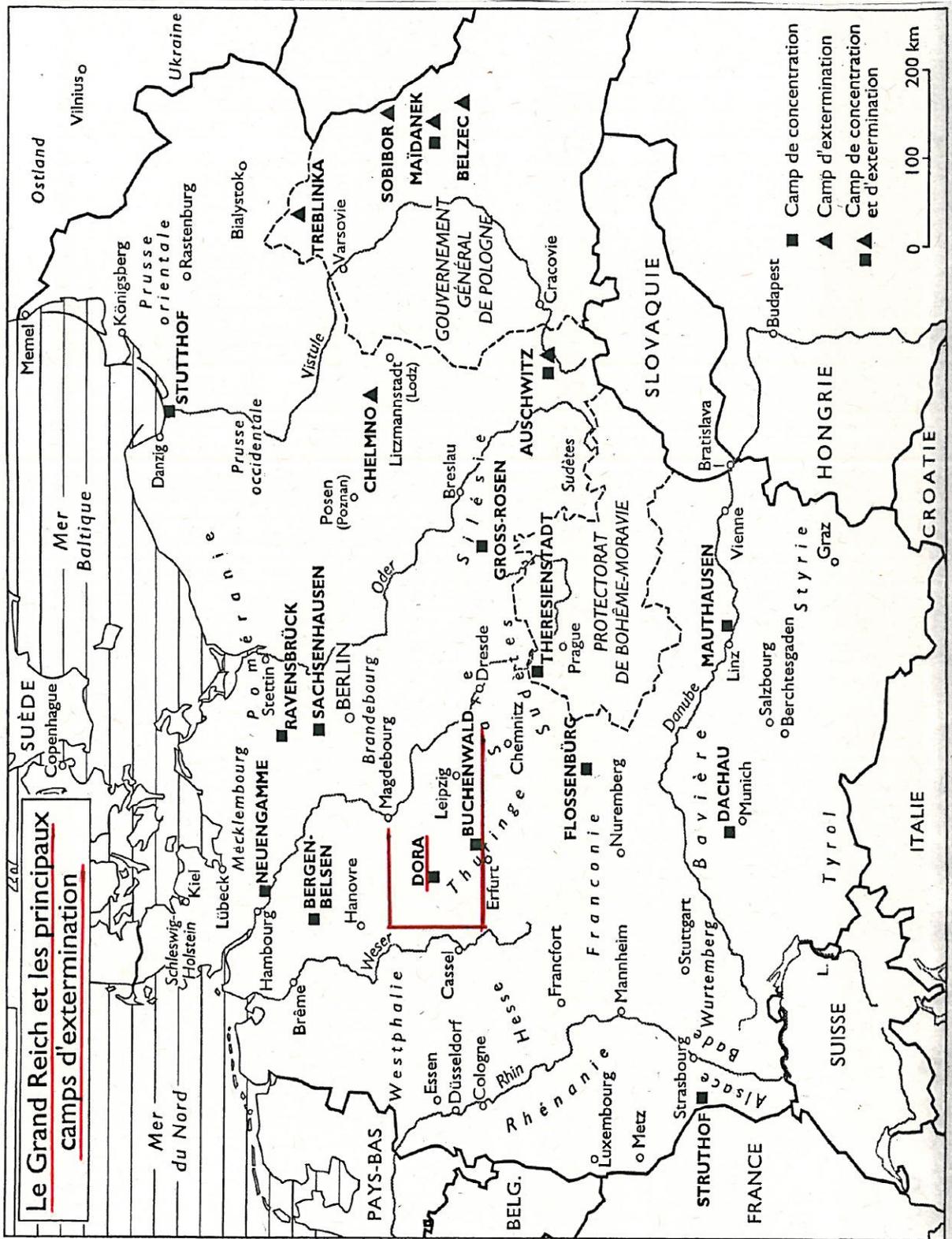
Le sol battu est recouvert d'un lit de branches assez serrées et nous allons devoir vivre ainsi, couchés entrecroisés, comme des sardines. Cela va durer peut-être plusieurs semaines pour certains. La soupe sera plus épaisse qu'à Compiègne. Après une ou deux journées eurent lieu les piqûres contre certaines épidémies, trois environ. Elles étaient administrées les trois à la fois, par trois ou quatre gars chargés de ce travail, sans que les seringues, ni les aiguilles aient été désinfectées.

Tout le convoi fut traité dans une seule journée.

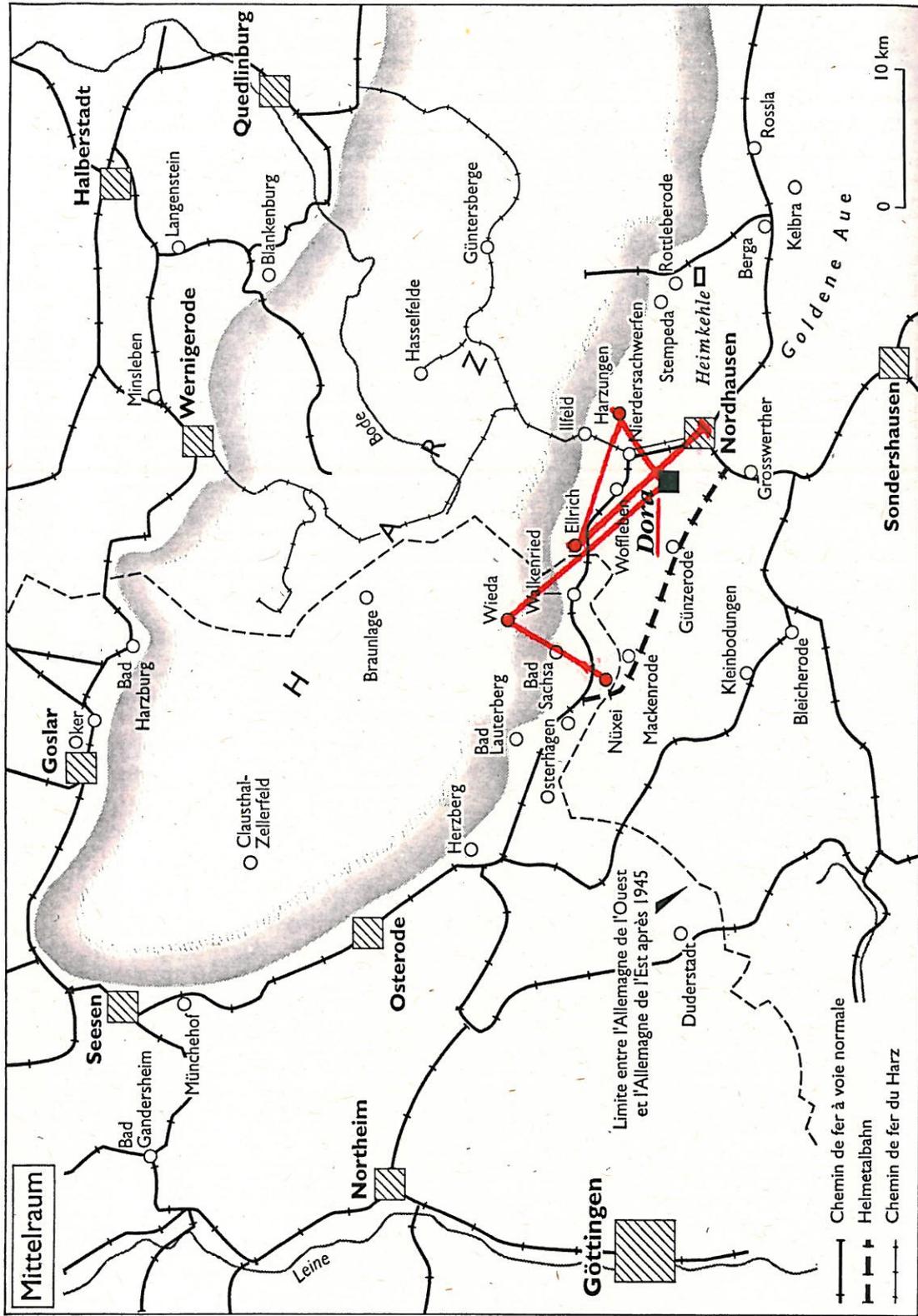
Mai 1944 – début Avril 1945 :

le travail forcé et la mort lente dans les camps de concentration, dans leurs kommandos et au percement des tunnels de NIEDERSACHSWERFEN et de WOFFLEBEN.

1944	Mai	NÜXEI
	Juin	
	– Juin	WIEDA
	Juillet	
	– Août	DORA
	Septembre	
	– Oct. Nov.	HARZUNGEN
1945	Janv. Fév.	
	– Mars	ELLRICH
	– 3-4 Avril	NORDHAUSEN



① HÜXEI → ② WIEDA → ③ DORA → ④ HARZUNGEN → ⑤ ELLRICH → ⑥ NORDHAUSEN



BUCHENWALD – NÜXEI

Quand ces examens et contrôles furent terminés, le quotidien au camp se déroula ainsi...

Tous les jours, les appels étaient fréquents, et duraient une heure, quelquefois beaucoup plus longtemps.

Nous étions contraints aux corvées de carrière : une fois sortis par la porte du camp, comptés comme à l'accoutumée, il fallait monter une petite pente, puis redescendre assez bas jusqu'à la carrière où les déportés préparaient des pierres de toutes grosseurs. Nous, les nouveaux arrivants, nous devions en apporter une, de bonne taille, au camp.

Ce travail avait lieu en principe l'après-midi. Un SS était posté de chaque côté de l'entrée et le camarade qui portait une pierre jugée trop petite recevait un coup de trique sur les fesses ou sur les reins. D'après ces « messieurs », beaucoup de pierres n'avaient pas la grosseur requise.

Ces corvées allaient se dérouler pendant plusieurs semaines et puis, un jour, voilà qu'une partie de la totalité du convoi, dont beaucoup de Jurassiens parmi lesquels trois ou quatre camarades de notre village, est dirigée sur Nüxei pour huit à dix jours.

Il s'agit de travaux de terrassement pour voies ferrées.

Nous avons quitté nos claquettes et on nous octroie des chaussures montantes : semelles en bois, tige en tissu un peu épais mais fragile par rapport aux travaux à effectuer. La nourriture est analogue à celle de Buchenwald. La boisson, c'est l'eau que donne un grand récipient du genre abreuvoir, situé en plein air, près des bois.

Au retour du travail et même avant, nous avons le droit d'y boire à volonté et d'y faire notre toilette.

Nos camps et kommandos se situaient en Thuringe, dans la région du Harz. Quand nous faisons notre toilette au retour du travail, des habitants du village voisin restés sur la route sont venus nous voir à plusieurs reprises. Faits surprenants !

Fin juin

Début juillet

WIEDA

A la fin du mois de Juin ou du mois de Juillet, approximativement, nous partons pour une nouvelle direction – à pieds – peut-être ? Et nous arrivons à WIEDA. Le kommando est constitué d'un bloc en construction et d'un autre récemment achevé. Aucun châlit, nous allons devoir coucher sur le plancher. Tout est neuf : la paille est fraîche, les couvertures sont en bon état ; la gamelle qu'on distribue à chacun, accompagnée d'un quart, ressemble à un grand « bol » d'un litre et demie à deux litres. Le tout est solidement laqué rouge et rangé dans un genre de musette. La nourriture se réduit à un tiers de boule de pain par personne, soit trois cents et quelques grammes, ainsi qu'à un bon litre de soupe assez épaisse, à un bon doigt de margarine et à une cuillère de marmelade.

Nous sommes sous la direction conjointe de la Wehrmacht et de la Luftwaffe.

Nous travaillons la journée entière, coupée d'une pose d'une heure ou trois quarts d'heure à midi, moment où on transporte sur le chantier, à l'aide de bouteillons, notre soupe distribuée avec une grande louche.

Nous préparons le terrassement pour une ligne de chemin de fer que nous devons ensuite poser. Notre Kapo, appelé Heinrich, porte un triangle noir : il est classé comme « asocial ». Il ne gueule pas trop et ne donne pas de coups violents, ou peu. Pour aller au travail, nous sommes en ligne par cinq, la pelle sur le dos et quand nous tournons à droite, au ras d'une maison, un ou deux jeunes Allemands, depuis la fenêtre du premier étage, nous « bénissent » de leurs crachats à chacun de nos passages.

Les « Posten » qui nous accompagnaient nous faisaient marcher au pas sans que ce soit une obligation et nous disaient « Français, chantez, chantez ! » Alors, c'était parti « ah, c' qu'on s'emmerde ici... Ah c' qu'on se fait chier là-bas... »

De toutes façons, il fallait piocher, peller, placer des doubles rails pour les wagonnets, aplanir du mieux possible le sol, puis poser les traverses de bois, pour y installer les rails et les visser avec des tire-fonds. Quand nous passions près des buissons ou autres endroits un peu discrets et non surveillés, où nous ne risquions pas de nous faire prendre, certains d'entre nous balançaient les tire-fonds dans la nature. La surveillance n'était pas trop sévère et par jour de pluie, il fallait rester sur place, à moins qu'un abri proche ne se présente.

Peut-être à dix ou quinze reprises, mon frère et moi, nous montions, accompagnés d'un « Posten », dans la forêt, pour creuser des trous carrés de quatre mètres de côté et profonds de deux mètres cinquante à trois mètres. D'autres camarades étaient attelés à la même besogne à d'autres emplacements. Il s'agissait certainement de préparer l'installation de lignes à haute tension.

Quinze jours environ après notre arrivée, j'ai eu, sous le genou gauche, deux petits boutons qui me démangeaient tellement que je les aurais arrachés. Au bout de quelques jours, ils se sont infectés, les plaies, petites au début, se sont élargies et se sont creusées. J'étais gêné pour marcher, on m'a donc envoyé un déporté infirme, accompagné d'un militaire et équipé d'une petite mallette contenant des pommades, peut-être des désinfectants, beaucoup de rouleaux de papier et des petites spatules de bois. Les médicaments étaient rares, quasi inexistantes.

Tous les mois, quand nous étions rentrés du travail, l'infirmier venait faire les soins : avec sa petite spatule, il nettoyait la pommade noire qu'il avait

mise la veille sur la plaie. Il en redéposait une bonne couche et enveloppait à nouveau le mal en enroulant le papier de nombreuses fois. Le travail était assez bien fait mais en fin de journée, le papier ne servait plus à rien. Il fallait à chaque fois refaire le pansement, la plaie n'évoluait pas vraiment dans le bon sens - bien que la douleur ne soit pas trop violente. Les soins durèrent tout le temps passé dans ce kommando, c'est-à-dire un bon mois et quelques jours.

Un après-midi, nous étions tous au travail quand nous avons vu arriver deux belles voitures décapotables : dans l'une, des officiers SS habillés de vert, dans l'autre, d'autres officiers - SA - habillés de brun. Les voitures s'arrêtèrent au début du chantier, notre kapo et deux ou trois militaires furent appelés.

Commencèrent alors des grandes et longues discussions plutôt orageuses. Des représailles ?

Tout le kommando est alors regroupé, laissant sur place pelles et pioches, ainsi que notre bloc et tout son contenu. Par cinq, nous allons entreprendre une marche de dix à douze kilomètres et il est presque nuit quand nous arrivons à Dora...



712 104
 Ich liebe alle
 ich bin eine gute (jung) Person, habe keine
 keine Angst für mich. Ich bin immer mit
 meinem Bruder und ich allen Kameraden. Meine
 Kameraden, immer auch die Arbeit meines
 jüngeren Bruder. Ich bin eine gute
 Arbeiterin und ich bin eine gute
 und auch mit Leuten die uns
 unterstützen. In der Zeit der
 Kriegsjahre, auch wenn ich
 Schreib in deutscher Sprache. *Demmer*
Demmer

Le contenu de ces deux cartes a été traduit par une personne de CHARCHILLA
– qui connaissait la langue allemande.

9 juillet 1944. Ma très chère sœur
Je suis heureux enfin de pouvoir te don-
ner de mes nouvelles. Je suis tout à
fait bien portant - je ne me fais pas
de souci - Il vous est permis de m'en-
voyer des lettres mais écrivez en langue
allemande, et des petits paquets -
Je vous espère tout bien portant - Je
t'embrasse aussi souvent que je le pourrai
J'espère que tu es en bonne santé.
Je pense toujours à vous et vous en-
vois -

DORA

Fin Juillet

Début Août

Quelques jours avant ce départ, il nous avait été distribué à tous, occupants du bloc, une carte destinée à nos familles. Ce qu'il fallait y écrire était inscrit en allemand sur un tableau noir, puis traduit en français par un jeune étudiant toulousain. Nous avons donné nos adresses, en ajoutant que nos familles pouvaient nous envoyer des colis. Très peu d'entre nous, ou même aucun - ont reçu des réponses.

Il fait très sombre et nous sommes à Dora. Dora a son four crématoire et à la fin de l'automne, ce camp devient autonome, s'apparentant à Buchenwald.

Nous allons loger dans des blocs, plusieurs sont construits, un peu en pente au-dessus de la place d'appel. Les camarades qui ont été évacués du kommando de Wieda, quelques Jurassiens dont mon frère et moi, nous sommes tous dans le même bloc et c'est là que j'ai la surprise de voir un « numéro 23 000 et quelque » : un Français arrivé à l'automne 1943.

J'en parlais, au hasard d'une conversation avec d'autres camarades, au cours d'une cérémonie à CESIA, il était justement parmi nous et nous apprit : « C'est moi qui ai préparé vos plumards ! » Il s'agissait de Paul GEOFFROY de MENAL. Lors de son arrivée en 1943, Dora n'existait presque pas. Tous ceux qui travaillaient au percement du tunnel ne sortaient presque jamais, ni au jour, ni à l'air libre, et cela pendant plusieurs mois.

La première nuit à Dora ne passa pas trop mal. Mais le matin, d'assez bonne heure, quand il fallut descendre à la place d'appel, ce fut bien différent : ma jambe et mon genou me gênaient encore beaucoup. Mon frère et un copain de THOREGNA, PIERRE PAYOT, m'ont soutenu pour m'y rendre parce qu'il ne fallait pas être absent. Mon frère et moi, nous restions les deux pour des travaux à l'intérieur du camp. Ils n'étaient pas vraiment durs et cela m'évita de trop marcher et forcer.

Un jour, alors qu'on balayait à proximité, on vit arriver plusieurs kommandos faisant cercle autour de la place d'appel.

Notre Vorarbeiter, qui surveillait et dirigeait le travail, un Yougoslave, pressentant ce qui pouvait arriver, nous fit changer de place car dans ces cas-là, il y avait souvent bastonnade ou même pendaison.

Le jour suivant, accompagnés d'un SS, nous sommes allés sur un terrain vague étendre des gravats provenant certainement du creusement de tunnels et dans lesquels se trouvaient pas mal de fils électriques, multicolores et assez fins. Ce fut une aubaine : nous nous en sommes servis pour renforcer la toile de nos chaussures qui partait en lambeaux. Le SS nous laissa faire.

Puis arrivèrent sur notre chantier, pour poursuivre notre travail, de tous jeunes garçonnets, quinze à vingt gamins, Hongrois. Avaient-ils de douze à quatorze ans ? Ils poussaient des brouettes et étaient chargés de pelles et de pioches. Derrière eux, au moins deux Kapos, la trique à la main, criant des « Schnell », les bastonnant à tout va et les « traitant » de « Juden ».

Le SS s'approche alors de mon frère et moi et nous demande : « Vous, Juden ? » ce à quoi nous avons répondu « Non, Français. ».

Nous ne savions d'ailleurs pas ce que signifiait « Juden ». Il a fallu pas mal de temps pour lui faire comprendre que nous n'étions pas « Juden ». Il nous a alors fait prendre une pelle, une pioche et nous a menés autour d'une baraque où des militaires prenaient un petit repas. La friture de pommes de terre qu'ils consommaient nous ouvrit encore davantage l'appétit. Quand ils partirent, l'un d'eux posa sur le bord de la fenêtre, pour chacun de nous, un petit morceau de pain gros comme une main, qui fut le bienvenu. Ces gestes restèrent très rares.

Dans les quelques jours suivants se reproduisent les mêmes travaux : étendre des gravats ou arranger autour des baraques des SS ainsi que dans l'intérieur du camp. Tous les jours, bien sûr, ont lieu les appels ou les contre-appels s'il y a erreur.

Quant à ma jambe gauche, sans avoir reçu d'autres soins qu'à Wieda, elle allait de mieux en mieux. La pommade noire avec laquelle on m'avait soigné était peut-être nécessaire. Et puis, le temps avait probablement aidé à la guérison ainsi que, très certainement, la chance...

Un après-midi, alors que mon frère et moi, nous travaillons dans le camp, on vient me chercher et on me conduit vers une grande cabane en bois ressemblant à un bloc.

Plusieurs personnages sont là : kapos, SS, et deux ou trois déportés habillés de neuf. On m'annonce que j'avais reçu un colis et on apporte un carton bien estropié d'où l'on sort un pull over beige, bien chaud, tout neuf, tricoté par mes sœurs, puis une paire de chaussures montantes, à semelles « crêpe » et à tiges de cuir, toutes neuves également. Bien calmement, on me dit : « Tu sais, ces habits là, on ne les porte pas ici, donc nous ne pouvons pas te les donner ».

On aurait mieux fait de ne rien dire, d'autant plus que c'était le premier colis que je recevais, ainsi que de petites nouvelles de ma famille.

Cette petite mâne a dû faire la joie de certains supérieurs du camp.

J'ai ensuite retrouvé mon frère au travail et je ne lui en ai pas dit un mot. J'ai pensé que c'était mieux ainsi. Et le travail habituel se poursuivit pendant une demi-semaine environ.

Et puis, un jour, au milieu de l'après midi, alors que nous arrangions fleurs et plantes, autour des blocs des SS, l'un d'eux accompagné d'un kapo tchèque, s'avança vers nous et nota sur un papier uniquement mon numéro matricule 51 556 .Cela n'avait rien de rassurant .Ils se déplacèrent un moment dans le camp et revinrent avec deux ou trois camarades, auxquels je dus m'ajouter.

C'est ce jour-là que j'ai dû quitter mon frère, espérant le revoir. Jusque là, nous ne nous étions jamais séparés et il m'aidait de son mieux quand j'avais un gros travail à fournir.

Nous allons vers la place d'appel où beaucoup de camarades sont déjà rassemblés. Le kapo tchèque chargé de former les kommandos et qui connaissait six à huit langues, pouvait s'adresser à plusieurs nationalités. Il nous annonce que nous allions changer de kommando et que le travail y serait assez dur et surveillé

Nous partons tous pour Harzungen.

HARZUNGEN

J'allais y rester plusieurs mois...

Début de l'automne

Le kommando comprenait douze à quatorze blocs - dont une « infirmerie » - où « soignaient », si l'on peut dire, deux médecins français Jacques et Georges DEPREZ et un infirmier suisse FUSCH, arrêté en France - Y a été adjoint, après plus d'un mois, un bloc où l'on pratique « la chirurgie », avec les moyens du bord.

La nourriture est moins abondante qu'à Wieda, la soupe est moins épaisse et en quantité réduite. Le pain, à base de farine couleur de son et dont la ration est divisée en quatre au lieu de trois, ce qui équivaut à 200 ou 250 grammes par personne, se présente sous forme de cake à peine cuit. Pour la margarine et la marmelade, peu de changement. Le quart de café, de l'ersatz, est parfois plus froid que chaud. La gamelle qu'on distribue à chacun pour la soupe est loin d'être la même qu'à Wieda : moins profonde, plus plate et attaquée par la rouille. La couleur rouge allait disparaître et la vaisselle se résume à un rapide passage à l'eau froide. La nourriture est distribuée le jour ou la nuit suivant l'organisation hebdomadaire du travail.

Pendant trois ou quatre semaines, je suis au bloc 7 ou 8, mon travail consiste toujours à peller et piocher, avec d'autres camarades de plusieurs nationalités. Au bout de quelques temps, je devais changer de place pour aller au bloc 11. J'y rencontre quelques Jurassiens : les deux frères BUGNET de CESIA et les deux frères MESIGNE de COGNA.

Je travaille quelques jours avec eux, ainsi qu'avec des Lyonnais et avec des gars de six ou huit nationalités différentes.

Nous sommes 250 à 300 déportés par bloc et ce nombre peut fluctuer en fonction des décès ou de nouvelles arrivées. C'est dans ce bloc que je reste le plus longtemps.

Un jour, on m'informe que je dois me rendre à la « chirurgie » : mon frère s'y trouve, on doit lui extraire un anthrax à la jambe gauche, il doit se tenir debout et le chirurgien souhaite que je le soutienne.

L'opération, rapide, a été effectuée au moyen, il me semble, d'un seul outil du genre bistouri, sans souci d'hygiène. Mon frère repartit de suite, sans se plaindre, peut être pour un peu de soins et un peu de repos ?

J'eus à peine le temps de lui dire quelques mots.

C'est de jour que nous sommes arrivés à l'intérieur du tunnel. A l'entrée, trois déportés, russes ou polonais, la pelle à la main, nous faisaient comprendre qu'il ne fallait pas trop l'emplir en remuant et qu'il fallait être vigilant pour éviter le kapo, le SS et le vorarbeiter. Le tunnel, large de huit mètres cinquante à neuf mètres et sensiblement aussi haut, était éclairé par un gros câble accroché à mi hauteur d'une des parois et muni de plusieurs fortes ampoules espacées de plusieurs mètres, qui laissaient cependant des endroits sombres. Un tuyau pour l'air comprimé y circulait également. Le forage, exécuté par des MEISTER = civils allemands ou travailleurs libres, ainsi que par quelques déportés en tenue rayée, s'effectuait sur deux niveaux. Au niveau inférieur, une partie large d'environ un mètre, permettait aux foreurs de prendre appui pour percer en hauteur avec des mèches de un à deux mètres de long tandis que des spécialistes préparaient une bonne vingtaine de mines. Durant l'explosion, nous passions dans les tunnels perpendiculaires et au moment de l'explosion, des quantités de pierres tombaient au sol, une épaisse poussière envahissait le fond du tunnel, imprégnée d'un gaz toxique dû aux mines, qui

risquait de provoquer des accidents pulmonaires ou autres. Nous attendions peu de temps avant de nous mettre au travail, et nous ne voyions même pas à quatre ou cinq mètres devant nous.

Le travail, dur, une semaine de jour et une semaine de nuit, était de douze heures consécutives, coupées par une pause de trois quarts d'heure à une heure. Pour se rendre au travail, après avoir parcouru six à huit kilomètres par un petit train, tout le kommando dont je faisais partie descendait au premier arrêt : la gare de NIEDERSACHSWERFEN, pour rejoindre à quelques centaines de mètres plus haut le mont KOSTEN et le tunnel avec son allée centrale et ses « halls ». C'est le même petit train qui conduisait au tunnel de WOFFLEBEN, un autre kommando provenant du même camp.

En pénétrant dans le tunnel par l'entrée centrale, après plusieurs mètres, on trouvait sur la gauche un passage creusé dans la roche, équipé d'une échelle faite de grosses lattes solides. Elle permettait d'accéder à un genre de grande cavité.

Là, trois MEISTER creusaient délicatement, soit au marteau-piqueur, soit à la broche, deux déportés débarrassaient les pierres par une ouverture bordée de planches et ces pierres tombaient au sol dans un wagonnet.

On entendait dire que tous ces travaux étaient destinés à abriter les fusées V2 debout ou à construire des bouches d'aération. Plusieurs fois, avec un camarade, j'ai exécuté ce travail pas tellement dur et par ailleurs, nous ne voyions ni le Kapo ni le Vorarbeiter. La fin du travail nous était signalée par les MEISTER, il fallait alors descendre assez rapidement et rejoindre le kommando pour le retour au camp.

Le Vorarbeiter était un Polonais à la voix puissante, le Schreiber un Belge de bonne taille, et notre Kapo, un Allemand appelé Furt, gardait toujours

sa « schlague » dans une de ses bottes, ainsi qu'à la main un tuyau de caoutchouc assez raide mais moins douloureux que le schlague sur les fesses.

Pour aller aux « tinettes », il fallait sortir du tunnel et se diriger un peu en contre bas. Après une bonne centaine de mètres, on trouvait comme siège un genre de poteau électrique en bois, bien fixé aux deux extrémités par du ciment et surplombant une fosse assez profonde, naturelle ou creusée par les déportés. Six hommes pouvaient s'y tenir assis. Dans la journée ou la nuit, le kapo ou le Vorarbeiter visitaient fréquemment ces lieux pour « débusquer » des « usagers » qui auraient pris un peu de repos ou qui se seraient endormis.

Alors, la schlague était de rigueur.

La désinfection se résumait à de la chaux vive vidée dans la fosse.

Cette semaine là, nous faisons équipe de nuit. De retour au camp, on nous conduit devant une baraque dont l'extérieur est bien éclairé et on nous signale que nos effets vont être passés à la désinfection.

Il faut donc se « mettre à poil » et plier soigneusement les vêtements en disposant les manches de manière à laisser apparaître lisiblement les numéros inscrits sur la veste.

Fin de l'automne

C'est la fin de l'automne, il ne fait pas chaud du tout, cette opération dure environ une heure, peut-être plus. Et puis, un grand gars renvoie sur le sol, à nos pieds, nos paquets dont certains sont disloqués. Au début, c'est un peu la pagaille, nos vêtements sont encore tièdes et humides. Il faut les remettre et retourner au bloc, en rang de cinq, bien sûr.

C'est dans cette même semaine que, comme de coutume, à mon retour au bloc, alors que je me trouvais sur ma paillasse et que la fatigue devenait de plus en plus lourde à porter, je vois entrer mon frère. Il a l'air fatigué, trois semaines à un mois ont passé depuis qu'on lui a extrait son anthrax à la jambe. Il m'apportait dans sa gamelle une demi-portion de soupe et quand je lui ai demandé pourquoi il se privait, il me dit : « C'est du rab ». Je ne l'ai pas cru et lui ai répondu : « Surtout, mange bien tout ce qu'on te donne, prends soin de toi et ça va bien aller ». Ces paroles ne traduisaient pas ma pensée : je n'ai jamais eu le moral et je n'ai jamais cru à la sortie.

Le surlendemain, il me rapporta la même portion de soupe et il regagna son bloc alors que j'avais eu à peine le temps de le remercier.

Son teint était devenu terreux...

Quelques jours plus tard, nous sortons du travail, nous sommes placés par cinq et comptés avant le retour au camp. Le Vorarbeiter qui passe à plusieurs reprises, constate qu'il ne trouve pas son compte. Il fait venir le Kapo et recompte plusieurs fois. En effet, il manque « ein Stuck », ce qui signifie « un morceau » pour désigner un être humain. Le kommando ne peut rentrer si l'effectif n'est pas au complet. Alors commence sa recherche : le vorarbeiter s'évertue de sa voix puissante, le kapo aussi et rien... Le kommando de jour est arrivé et a été placé près du nôtre, nous formons un demi-cercle. Une heure s'écoule et l'absent est retrouvé endormi dans une pelouse. On l'amène au centre du demi-cercle, bien en vue de tous et le chevalet est de rigueur. On le contraint à se courber dessus, la veste retournée sur les épaules. Le SS, les deux Kapos se tenaient prêts à agir : deux avaient des « schlagues » et le kapo tenait à pleines mains un rondin de bois. Les trois lui assènent au moins dix coups chacun, de toutes leurs forces en le traitant violemment de « Jude ».

C'était un Hongrois déjà âgé et bien maigre. Deux gars d'entre nous, les plus forts, l'ont relevé. Il était tout cassé et ne pouvait pas faire un pas. Comme le petit train était déjà parti, il a fallu rentrer à pieds. Le pauvre homme a été placé en fin de colonne, traîné par deux déportés car, vivant ou mort, il fallait rentrer au bloc. Notre kapo, assez nerveux, allait sans arrêt de droite à gauche le long de la colonne.

Après plusieurs centaines de mètres, j'ai pris mal au ventre et une ou deux crottes sont tombées dans mon pantalon. Je suis sorti rapidement des rangs, je me suis éloigné de quelques mètres, je me suis baissé, je l'ai retourné et les crottes sont tombées aussitôt. Je précise que là-bas, le papier était absent. Le kapo me rejoignit immédiatement et voyant ce qu'il m'arrivait, il ne m'a pas touché et m'a dit en se serrant le nez « Français, cochons, ça pue ». Quant au Hongrois, il n'est jamais réapparu au bloc...

Quinze jours à trois semaines plus tard, nous repartons au travail pour la nuit. Sur ma droite, plusieurs wagons sont à l'arrêt, dont deux plats, accolés, avec un rebord haut de plusieurs centimètres. À l'intérieur, un lit de branchages assez résistants, très bien rangé et destiné à transporter les fusées V1 et V2. Nous arrivons au tunnel, je me trouve le cinquième du rang face à l'entrée. Au moment où on nous compte, je ressens un mal aigu sous l'omoplate gauche et ce mal descend de plus en plus bas, de plus en plus violent. J'ai beaucoup de mal à respirer et c'est la chute à terre. Je ne peux plus dire un mot, j'ai simplement la sensation que deux gars me relèvent, puis plus rien. Un long moment s'écoula... Et je me suis retrouvé tout d'abord sur un banc où les deux gars m'ont posé énergiquement - ce qui m'a fait ouvrir les yeux à moitié - avant de me retrouver ensuite dans la baraque du posten, avec le SS, le kapo, sans oublier le Vorarbeiter qui avait dû m'accompagner. Je suis resté allongé deux à

trois minutes et, en me disant « Los, Arbeit », le kapo m'a tendu un comprimé d'aspirine que j'ai dû avaler.

J'ai eu du mal à me lever du banc et à faire les premiers pas, le vorarbeiter m'a accompagné avec quelques « Schnell » et des jurons ; je n'ai été ni bousculé, ni frappé. Mes douleurs étaient légèrement moins fortes et, après plus d'une centaine de mètres, j'ai retrouvé mon travail, la pelle à la main. J'ai bien essayé de remuer quelques cailloux. Impossible, je restais courbé sur ma pelle quand un Meister, en face de moi, m'a crié « Arbeit, Los, Schnell ! » Tant bien que mal, j'ai relevé la tête et je lui ai lancé : « Et merde, tu vois pas que je suis à moitié crevé ! » Alors il m'a répondu : « Tu es français, en bas de toi, il y a un caillou un peu plus gros. Pendant la pose, dessous, j'y déposerai mon casse-croûte ».

Je n'ai plus revu mon donateur, il avait pris un risque. Que n'aurais-je pas fait pour deux ou trois rondelles de saucisson au milieu d'un morceau de pain épais de deux bons centimètres ?

Mon mal a duré une bonne quinzaine de jours, si ce n'est plus et il a diminué lentement.

Pendant cette période, ni le kapo ni le vorarbeiter ne m'ont poussé au travail. Un camarade du kommando m'a dit un jour : « Tu as dû faire une pointe de pleurésie. » Avait-il quelques notions de médecine ?

Le travail avait repris son cours et cette semaine-là, nous travaillions de jour à dégager les cailloux en les chargeant dans les wagonnets quand deux Français, des Lyonnais MARCHAND et CHEVALIER, sont passés près de nous. Tous deux réparaient et contrôlaient les lignes électriques intérieures du tunnel et peut être aussi les tuyaux d'air comprimé pour les foreuses. L'un d'eux nous annonça que la semaine suivante, ce serait Noël.

Décembre

Ce jour là, j'ai su le temps que nous avions passé dans ces lieux, mais combien restait-il encore à survivre ?

Le froid et la neige arrivèrent. Travaillant à l'entrée d'un hall, nous étions au courant d'air et lors de la pause, il nous arrivait de nous coucher en rond sur la caillasse, les uns contre les autres, ce qui nous procurait plus de chaleur qu'en restant isolé. La durée des appels n'avait pas changé et comme nous étions alignés par cinq, nous pouvions frictionner le dos et les épaules du voisin précédent. Le dernier, mal placé, se retournait ensuite pour que le camarade de devant lui transmette à son tour un peu de chaleur.

Ce jour là, à l'heure où le travail s'arrêta et où les foreuses en firent de même, ce fut le calme total. Presque pas de poussière non plus. Je ne sais pourquoi je me suis mis à marcher dans l'allée centrale. A peine avais-je avancé de quelques mètres que je perçus une ombre à mes côtés. Tournant un peu la tête, je me suis trouvé face au kapo qui m'avait suivi. Je m'attendais à prendre une bonne correction sur place. Sans s'énerver, il me dit en allemand « Dix coups, schlage ! ». Nous faisons quelques mètres, il m'oblige à m'appuyer contre la paroi d'un hall, à me courber et à retourner ma veste sur les fesses. Des camarades m'avaient dit : « Dans ces cas-là, mors très fort un bord de ta veste, tu sentiras moins de douleur. Surtout, il ne faut pas gémir ! ».

Alors, il accomplit son travail en utilisant seulement son tuyau de caoutchouc et porta des coups qui, sans être des caresses, ne furent pas aussi douloureux que s'il avait employé toute sa force. Il m'accompagna à mon commando sans me bousculer en me disant : « Arbeit ». Il était interdit d'aller voir ce qui se passait dans certains halls, qui pouvaient être aménagés en outillage.

Sans cette rencontre, je me serais peut être assis et endormi dans un coin, ce qui aurait aggravé considérablement mon cas... Après le travail de jour,

de retour au bloc, on nous distribua notre nourriture, il fallait l'avaler sur le champ, ne rien garder pour le lendemain parce que « la fauche » était devenue banale. Les plus faibles en étaient les principales victimes, et moi-même à plusieurs reprises. On eut droit aussi à une distribution de cigarettes, à raison de deux chacun et je ne sais pas si tout le bloc a été servi. Le soir, il fallut repartir au travail de dix neuf heures à sept heures du matin.

Nous étions deux à monter à ce genre d'échelle que j'ai précédemment décrite, pour accéder à la cavité où nous retrouvions les trois MEISTER et un camarade de travail lyonnais : CHARLY, que je devais revoir par la suite

Noël

Le lendemain, c'était Noël, donc pour nous et les meisters, c'était le réveillon. L'un des trois avait apporté son accordéon et jouait de temps en temps une polka, d'ailleurs toujours la même, puis il faisait tomber quelques cailloux - et on arrêtait le travail.

C'est à ce moment-là que l'un des Meister « parla tabac ». Je lui montrai mes deux cigarettes, il me montra son casse-croûte et on échangea. Je partageai le mien avec CHARLY qui n'avait rien touché : chacun une tranche d'un bon centimètre de pain et deux ou trois fines rondelles de saucisson, et la nuit passa ainsi !

Maigre réveillon mais « le coup avait été marqué » !... En regagnant notre camp, on vit qu'un sapin se dressait à l'entrée, annonçant Noël. Je rejoignis mon châlit au troisième étage, je m'endormis et ce fut l'heure de la distribution d'aliments : ce jour là, un bon litre de soupe sucrée aux flocons d'avoine, de la margarine, une cuillère de marmelade et une petite portion de pain.

Au moment du repas, un avion de chasse survola le camp, et lâcha quelques rafales de F.M (fusil-mitrailleur) sur les miradors et peut-être sur d'autres cibles. Cela dura peu de temps et il repartit.

Pendant quinze jours à trois semaines, on travailla à l'intérieur du tunnel et puis, je dus en sortir pour divers travaux : ranger des briques et des planches, par exemple. Pour prendre le petit train, nous passions près de la « chirurgie ». J'étais du côté le plus proche et je vis un gars costaud porter sur ses épaules un camarade de MAISOD (Jura) : Francis REGAZZONI. D'après sa façon de se tenir, il venait de subir une sérieuse opération. Quand il ne faisait pas trop mauvais temps, je fus plusieurs fois désigné à ce kommando extérieur. Des matériaux s'étendaient sur une longue et grande surface. En m'éloignant un peu, je m'entendis appeler par mon nom. Qui vois-je ? André HUGON, de MOIRANS, ramassé à CHARCHILLA en même temps que les copains du village. Il était assis sur un rondin de bois, posé sur un trou assez profond, en plein milieu du chantier. Il faisait ses besoins. Nous avons parlé peu de temps parce qu'un kapo rôdait par là. Sa santé ne paraissait pas tellement bonne. Il se trouvait au camp de NORDHAUSEN.

1945

Comme le froid arrivait, ceux du kommando extérieur avaient touché un MANTEL (manteau), dont le tissu était à peine plus épais que celui de ma veste. J'en ai reçu un, vu ma petite taille et les foreurs ont dû être servi également. Ce jour-là, nous étions deux ou trois, à l'entrée du tunnel, à mettre dans un wagonnet un tas de cailloux rendus très glissants sur la pelle par le gel. De même que pour utiliser d'autres matériels sur le chantier, il a fallu se servir de nos mains qui restaient glacées. Bon terrain pour les crevasses et les engelures.

Quelques jours après, nous étions de semaine de nuit. De retour au bloc, comme de coutume, je m'empressais de m'étendre sur ma paillasse, tandis que d'autres déportés allaient de bloc en bloc pour échanger, si possible, de la nourriture ou un peu de tabac. Ce dernier avait de la valeur au camp. Il y eut une deuxième distribution de cigarettes et je ne sais pas si elle eut lieu dans tous les blocs. Personnellement, j'en ai reçu six, une aubaine !

Derrière mon bloc, à proximité, on me signala un arrivage de pain. Beaucoup d'entre nous l'échangeaient contre du tabac ou de la nourriture. Je me rendis avec mes cigarettes sur les lieux indiqués et effectivement, c'était un vrai marché. Surprise : très vite, un gars vint à moi en me montrant une jolie portion de pain d'environ trois quarts de boule, soit sept ou huit cents grammes. Il me dit « Tout tabac », je lui montrais mes cigarettes et comme il ne parlait pas français, il me fit comprendre qu'il était d'accord.

Il me tendit son pain, j'en fis de même avec mes cigarettes. Le marché conclu, je repartis vers mon bloc, le pain serré sous mon bras, pensant faire un bon « casse croûte ». Hélas, à peine avais-je fait dix mètres que trois ou quatre gars passent à mes côtés ; à la vitesse d'un éclair et sans que je sois trop bousculé, mon pain avait disparu.

Je dus me contenter de ma ration journalière de deux cent cinquante grammes.

Cet acte avait-il été préparé de toutes pièces pour semer de la discorde parmi nous ? ...

Peu de temps après, comme à l'habitude, je me trouvais sur ma paillasse, au bas du châlit et mon camarade CHARLY était à mes côtés. De bonne taille mais malheureusement atteint d'un œdème bien prononcé qui se

traduisait par un visage boursoufflé et grisâtre, des chevilles bien enflées, il ne pouvait plus grimper plus haut sur le châlit.

On m'appela par mon nom : « Vincent, tu as reçu un colis ; Viens ! ». Je m'approchai d'un genre de rayonnage. Il se trouvait là le Schreiber et le SS du camp, debout devant un carton cabossé, dont une partie était éventrée. Le Schreiber en sortit un paquet de tabac, une boîte de « corned beef », plusieurs sachets de biscuits de soldats et autres, quelques boîtes de portions de fromage, et un foulard de laine dont une partie avait été prélevée. Le SS et le Schreiber se sont attribués le tabac et la marmelade, sans que j'aie eu le droit de dire quoi que ce soit. La boîte de « corned beef », nous l'avons dévorée en peu de temps, Charly et moi, avec trois ou quatre biscuits. Quant au reste, en pagaille, on le mit dans un morceau de carton et on le rangea sous la paillasse, espérant le retrouver le lendemain. Charly resta encore quelques jours à mes côtés, puis partit, je ne sais trop où... je ne le revis plus.

Fin janvier

Début février

Vers la fin du mois de janvier ou le début de février, le lendemain de la réception du colis, un jeune Belge parlant bien le français s'approcha de moi en me disant : « Je sais que tu cherches ton frère, je sais qu'il est à l'infirmerie. » Peut être le Schreiber belge lui en avait-il parlé ? Quand je lui ai demandé de quel mal souffrait mon frère, il me répondit qu'il ne savait pas exactement mais qu'il pourrait le revoir. Alors j'ajoutai : « Si tu peux le revoir, je vais te donner un peu d'aliments que tu lui transmettras de la part de son frère. » Dans un peu de carton, j'enveloppai alors quelques portions de fromage ainsi que plusieurs biscuits, il partit en me disant qu'il ferait le nécessaire.

Le surlendemain, sans savoir si c'était possible, j'essaie d'aller rendre visite à mon frère. Rapidement, il m'aperçoit, très content de me voir car nous étions restés un certain temps sans avoir de nouvelles l'un de l'autre. Je lui explique : « Je t'ai fait passer quelques biscuits et portions de fromage par un déporté belge. Est-ce qu'on te les a donnés ? » Il me répond que non. L'infirmier suisse FUSCH s'approcha alors de nous en me disant : « Je suis devenu un peu ami avec ton frère, il me raconte son travail en France, ce qu'il fabrique, on parle de bien des choses et à notre retour, je viendrai dans le Jura passer plusieurs jours ! » Petite parenthèse, les deux médecins français, quant à eux, n'ont jamais « levé le petit doigt ».

Dans le châlit voisin de celui de mon frère, un camarade pleurait, souffrait et appelait sa mère. Cela présageait une fin imminente. Ce jeune gars qui réclamait sa maman, c'était NOHAIN de TOULOUSE : à WIEDA, il traduisait en français ce que nous devions écrire en allemand sur la seule carte envoyée à nos familles. Je demandai à l'infirmier à côté de moi de quel mal souffrait mon frère ; il m'a alors parlé de ses poumons, dont un était bien atteint, presque perdu, ainsi que de l'œdème. Il ajouta : « Les soins sont presque nuls. Si nous pouvons le garder jusqu'à la fin de la guerre, nous essaierons. » Je ne voulais pas rester trop longtemps, alors, bien triste, je repris le chemin de mon bloc.

Deux jours plus tard, encore d'équipe de nuit, je retourne voir mon frère qui m'annonce d'entrée : « Le gars qui se trouvait sur la paille au dessous de moi vient de mourir. Je t'ai gardé un morceau de son pain. » « Et toi ? » lui proposai-je. Il me répond qu'il n'avait pas tellement d'appétit. L'infirmier vint parler un peu vers nous et sept ou huit minutes après, le SS du camp rentre pour faire sa visite à l'infirmerie. J'étais bien gêné, il parla à Fusch, et d'après les réponses de ce dernier, je compris ce que le SS avait demandé.

L'infirmier répondit : « C'est son frère, il est venu lui faire une visite. » Je suis reparti presque de suite, espérant que cette conversation serait sans conséquence.

Le lendemain, dernier jour de la semaine, travaillant de nuit, je vais voir au REVIER ce qui s'était passé après la visite des SS. Malheureusement, je n'ai pas eu besoin d'y entrer : une petite camionnette à ridelles était prête à partir et mon frère SIMON, à l'intérieur, était assis sur une ou deux caisses de cadavres, desquels on avait retiré leurs habits rayés. Nous étions à une vingtaine de mètres l'un de l'autre, bien tristes, incapables d'échanger un mot, bloqués, inconscients...

Me voici seul, le moral de plus en plus bas...

A deux reprises, je suis allé près du REVIER dans l'espoir de revoir l'infirmier suisse mais je n'ai pas pu rentrer, d'ailleurs, cela n'aurait servi à rien : mon frère était parti et ne pouvait pas revenir. J'ai pensé qu'on l'avait dirigé sur Dora, ce qui n'était pas mieux... A mon deuxième voyage pour l'infirmerie, j'ai aperçu à une quinzaine de mètres mon camarade de Charchilla, Fernand FOULON. Il s'y dirigeait, nous nous sommes bien regardés sans pouvoir parler. Il semblait pressé, il n'avait plus de lunettes, lui qui en portait depuis son jeune âge.

Février

Au début ou à la mi-février, nous montions par deux pour la grande cavité, accompagnés par les trois « meister ». Mon camarade de travail n'était pas français et comme je l'ai déjà précisé, nous étions peu surveillés. Bien après la pause de douze heures, des voix, des « coups de gueule » nous

arrivent par le passage que l'on empruntait parfois pour monter travailler. C'était le vorarbeiter qui nous appelait et qui jurait de sa voix puissante : les meister avaient oublié de nous signaler notre retour du travail.

Nous avions vingt minutes de retard. J'étais le second à descendre, proche du premier qui glissa des mains du Polonais. C'est donc moi qui « pris » la correction pour les deux. Comme il ne disposait pas de sa cravache, il se servit de ses pieds pour me frapper dans les « parties » et le bas du ventre, et de ses mains pour taper avec force des coups répétés sur la tête et le corps. Mes lunettes tombèrent sur la caillasse du tunnel, j'entendis un bruit à terre, j'y posai la main, sous les coups, pour les ramasser. Du côté droit, plus de verre et la monture fendue ; à côté gauche, le verre décollé.

A la moindre bousculade ou paire de claques, le verre tomberait par terre et sans lunettes, étant astigmatique et hypermétrope, je devenais désormais incapable de distinguer Kapos et SS, de loin et dans l'obscurité.

Je les remis et m'empressai de rejoindre le kommando pour le retour au bloc. Alors que j'étais étendu sur ma paille après avoir absorbé ma nourriture journalière, je vois entrer le vorarbeiter qui m'avait « cogné », il était accompagné d'un kapo tchèque, bien rose et bien portant, ils se dirigeaient vers notre Schreiber. Je m'attendais à recevoir une correction. Et bien, ce fut le contraire. Une aubaine : ils rapportaient mon verre de lunette, ni rayé, ni ébriqué. Ils le donnèrent au Schreiber qui vint vers moi en me disant : « Voilà ton verre. Donne moi tes lunettes, je vais les faire réparer, tu les auras pour retourner au travail. »

Effectivement, elles furent très bien réparées : le verre de gauche bien recollé ainsi que celui de droite, le dessus de l'encadrement fut percé de trous fins et tenu par un genre d'agrafe métallique. Un travail d'artiste ! Alors je remerciai de mon mieux le Belge. Une fois de plus, la chance avait joué en ma faveur...

La paire de lunettes est au musée à Besançon. Elle ne doit pas se remarquer beaucoup, seule la branche gauche est entourée au maniement, d'un morceau de fil de fer et de papier collant noir pour la maintenir puisqu'elle a été plusieurs fois cassée.

Un matin, au retour vers le bloc par le petit train, j'ai trouvé du papier provenant d'un sac de ciment - chose rare - Je n'avais plus de bonnet, alors je me suis fait un genre de chapeau de gendarme pour me couvrir la tête et avec le reste, je me suis protégé la poitrine. Avant de monter dans le train, le kapo vint vers moi, j'avais très peur car le fait d'avoir sur soi du papier de sac de ciment était considéré comme du sabotage. En fait, il me tapa sur l'épaule en me disant : « Tout Nopaleone » - en ironisant sur mon accoutrement - qui lui faisait penser à l'empereur.

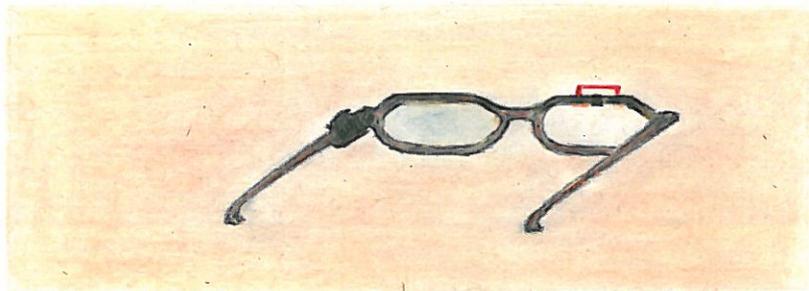
Dans la deuxième quinzaine de février, je suis retourné travailler à l'intérieur du tunnel, charger les wagonnets, placer et déplacer les rails. La nourriture n'avait pas beaucoup changé et notre boisson se résumait à la soupe et à l'ersatz de café. Au travail, le vorarbeiter passait souvent près de moi ; voyant que mes pelles étaient lentes et peu chargées, sans me donner de correction, il me disait de sa voix forte : « Français, pas beaucoup travailler, beaucoup manger ! » ou bien « Klein Stück » - petit morceau, pour ridiculiser ma personne.

Depuis un certain temps, nous n'étions presque plus des humains, des épidémies de toutes sortes se répandaient et nos jours étaient peut être comptés. Des bruits couraient selon lesquels nous allions changer de kommando et, en effet, une partie du nôtre allait être dirigée sur ELLRICH. C'est à ce moment là que je dus rendre mon Mantel.

Mes lunettes tombèrent sur la caillasse du tunnel. Du côté droit, plus de verre et la monture fendue ; du côté gauche, le verre décollé...

Elles furent très bien réparées : le verre de gauche bien recollé ainsi que celui de droite, le dessus de l'encadrement fut percé de trous fins et tenu par un genre d'agrafe métallique.

La paire de lunettes est au musée de Besançon. Elle ne doit pas se remarquer beaucoup, seule la branche gauche est entourée au maniement d'un morceau de fil de fer et de papier collant noir pour la maintenir.



ELLRICH

Début mars

Ce fut le cas début Mars.

Après être descendu d'un petit train, en rang par cinq, la colonne passa devant deux ou trois vieux bâtiments en dur où étaient logés des déportés. Un peu plus loin, après avoir passé des barbelés, nous sommes arrivés presque à la nuit, là où se situait la baraque du Posten. Nous nous trouvons alors face à un bâtiment en dur assez important, que nous allons occuper. Au rez de chaussée, trois ou quatre grands bacs ronds en pierre semblables à des fontaines étaient tous équipés de doubles tuyaux où l'eau coulait sans interruption. A côté, des escaliers desservaient l'étage - de grande surface - où entra la plus grande partie de nous tous. Quelques uns durent rester à l'entrée, et il va nous falloir dormir sur la dalle en ciment avec, comme simple protection, une légère couverture pour deux : mon camarade de lit est un Saint Claudien LINDA. Je n'ai jamais su si ce bâtiment avait été un théâtre ; à proximité se trouvaient plusieurs blocs en bois, dont deux assez proches et je pris place dans l'un.

La nourriture s'est détériorée en quantité et en qualité : une tranche de pain, un peu de margarine, la soupe se résume à de l'eau où nagent quelques tranches de betteraves, de choux rave et des pommes de terre. Puisque les gamelles rouillées sont en nombre restreint, il faut attendre que certains aient fini de manger pour être servis. Bien qu'elles ne soient pas passées à l'eau, et qu'il reste toujours un dépôt gluant, personne ne laissait la moindre miette.

Le lendemain de l'arrivée, mon travail resta inchangé : le tunnel, parfois du terrassement. Comme à HARZUNGEN, nous fonctionnions en équipe de jour et équipe de nuit. Au retour du travail, nous allions faire notre toilette à l'eau fraîche dans les bacs de pierre situés dans le bâtiment en dur.

A HARZUNGEN, j'avais eu un début d'engelures sur deux doigts de la main gauche, elles s'étaient creusées et agrandies et j'ai dû aller à l'infirmerie située dans les blocs en dur, accompagné du posten. A un endroit, le sol marécageux nous obligea à passer sur un plateau de bois, en face duquel était l'entrée du revier. C'est là que je fis voir mes doigts à un chirurgien ou un médecin : il me nettoya avec du papier assez doux puis, à l'aide d'un crayon, passa à plusieurs reprises, sur les plaies et à l'intérieur, un produit qui pouvait être du nitrate d'argent. J'en éprouvais des brûlures très douloureuses. Après plusieurs jours, mes doigts redevinrent lentement normaux. L'infirmerie était pleine de malades que l'on devait soigner ou opérer, les chirurgiens étaient vêtus de blouses blanches tachées de sang. Ce spectacle était épouvantable et il me tardait de sortir de ce lieu qui n'avait rien de comparable avec le « Revier » d'HARGUNZEN.

Lorsque nous étions de repos la journée et qu'il y avait un peu de soleil, nous étions plusieurs à nous installer entre les deux blocs, torse nu, pour faire la chasse aux poux. Plus on en tuait un jour, plus il y en avait davantage le lendemain.

La nourriture se réduisait de plus en plus et dans les derniers jours, il n'y avait presque plus rien à manger. Allions-nous vers la fin ?

En passant devant les premiers blocs pour aller au travail, je vis sur ma gauche plusieurs déportés mettre des pommes de terre en silos et je reconnus un Jurassien de MOIRANS – JURA, Marcel GUÉRIN. Il avait la cible dans le dos, la circonférence peinte en rouge et blanc qui désignait les déportés à surveiller.

2 Avril

Le 2 Avril au soir, il faisait presque nuit et nous rentrions du travail. Je fus abordé par le SS du camp et un déporté habillé de neuf et sans brassard. Ils me signifièrent que j'allais changer de bloc et, munis d'une lampe de poche, ils me firent marcher devant eux. A peu de distance, nous nous arrêtâmes devant un

bloc. En ouvrant la porte, ils me firent poser mes vêtements, de sorte qu'il ne me restait plus sur le corps que chemise et caleçon. Mes deux guides ne pénétrèrent pas à l'intérieur du bloc, ils me firent monter à droite en haut d'un châlit, puis la clef tourna dans la serrure.

De ma place, je m'aperçus que six à huit ampoules de faible voltage suspendues à la cime du bloc éclairaient en permanence. Devant moi, des caisses de bois, dans le fond, des châlits – je suppose – mais aucun bruit. Alors, je m'endormis de suite. Au milieu de la nuit, réveillé par un besoin urgent, je partis en direction des tinettes au fond du bloc mais en marchant, je sentis que le plancher était gluant et glissant. De retour à mon « plumard », mon attention fut attirée sur ma droite par plusieurs châlits occupés et je découvris devant moi une demi-douzaine de déportés – décédés – et dans la même tenue que moi. Derrière ceux-ci, en nombre sensiblement identique, d'autres cadavres nus et décharnés. Je ne m'y arrêtai que peu de temps... la matière gluante répandue sur le plancher devait être celle des gars et d'autres, précédents, qui s'étaient vidés de leurs excréments avant de mourir. Dans ces lieux, le mot « mourir » ne convient pas – le terme « crever » est plus adapté. Alors, je remontai sur ma paillasse et je me mis à dormir...

3 Avril

Début de matinée

Je ne pouvais guère deviner ce qui allait arriver, en ce début de matinée, le 3 Avril, alors que je m'éveillais à peine. Le bruit d'une voiture qui s'arrête, d'une clef dans la serrure. La porte s'ouvre, un militaire se présente sur le seuil, me regarde et me crie : « Komm, Komm, Raus ! ». Je descends de mon plumard, mal éveillé, il me fait monter dans une camionnette bâchée. Seul, le militaire est à la fois mon chauffeur et mon garde. Après sept ou huit kilomètres, nous arrivons à NORDHAUSEN, nous sommes devant la BOELCKE KASERNE de la LUFTWAFFE...

NORDHAUSEN

Le bombardement de la BOELCKE KASERNE

3 Avril

Milieu de la matinée

Des déportés y sont entassés. Le militaire me fait monter les escaliers et pénétrer à l'intérieur d'une grande pièce. Des couvertures sont bien rangées sur les nombreux châlits vides. A ce moment là, je pense au Revier : un médecin est présent mais reste peu de temps. Deux « plumards » sont occupés par deux Français : l'un par un Parisien nommé Michel, l'autre par un Lyonnais. Je ne parlais pas assez souvent, le fait de parler me fatiguait encore davantage. Depuis quelques jours, il n'y avait plus de nourriture en ce lieu

Vers les 16 heures

Les sirènes de la ville annoncent une alerte. Presque instantanément, des avions lourdement chargés arrivent sur nos têtes, lâchant à plusieurs reprises des bombes explosives qui provoquent dans leur descente un sifflement strident. Elles tombent à proximité de nous. Tout est secoué, ébranlé, les vitres sont brisées, les murs fissurés. Nous restons pétrifiés et terrorisés. Et puis, quelques bruits, craquements et détonations mais, malgré cela, la fatigue a raison de nous et nous nous endormons.

4 Avril

9 heures

De nouveau, très rapidement, des avions sont sur nos têtes, larguant leurs bombes explosives et incendiaires – mais pas de sirène. Il avait été dit que, dans ces cas-là, il fallait se mettre à l'abri des éclats en s'appuyant contre un endroit « en dur ». Dès l'arrivée des avions, étant proches l'un de l'autre, c'est ce que nous faisons, le Parisien et moi, courbés contre le mur du bloc, notre couverture sur le dos. A peine sommes nous installés que des bombes tombent sur nous. C'est une de celles-ci qui est la dernière pour nous... je suis projeté à plusieurs mètres, comme assommé. Je n'entends plus rien, cela peut durer quelques dizaines de secondes et j'ouvre les yeux. Je n'avais aucun mal sérieux – seulement trois orteils du pied gauche bien écorchés. Autour de moi, tout est rasé. Pas trace du Parisien, ni d'un humain. Encore quelques explosions mais les bombardiers avaient disparu.

Sous les bombes de la BOELCKE KASERNE, le 3 et 4 Avril 1945, un de mes camarades de déportation, Georges CHARTON de Grande Rivière – Jura – était avec un copain du camp. A l'approche des bombardiers, ils avaient mis leur couverture sur leur dos pour adoucir les chocs et secouer les éclats de pierres et de ciment à mesure que ces matériaux leur tombaient dessus. C'est une ou deux bombes tombant près d'eux, les bousculant et les soufflant à plusieurs mètres, qui séparèrent Georges et son copain. Tous deux se retrouveront par courrier après la guerre.

De ces violents bombardements, sur les 3 000 déportés de la BOELCKE KASERNE de NORDHAUSEN, il ne resta que 68 survivants.

Du 4 Avril au 21 Avril 1945

VERS LA FIN DU CALVAIRE

- **Nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes**
- **Mais nous sommes capturés à nouveau**
- **Et finalement nous parvenons à nous évader**

Du 21 au 22 Avril 1945

C'EST LE RAPATRIEMENT ET LE RETOUR AU VILLAGE NATAL

+

Nous nous retrouvons livrés à nous-mêmes...

Après avoir retrouvé la liberté et l'air pur, je me dirige, non sans peine, face à la montagne. Je parcours une vingtaine de mètres et voilà les avions de chasse qui mitraillent à nouveau tout ce qui bouge. Par chance, je me trouve face à un ponton enjambant un genre de ruisseau dans lequel je descends. Ce n'est que de la boue. Une jeune femme est là, s'abritant avec un enfant en bas âge. A ma vue, elle a presque peur mais, après un certain temps, quand les avions ont disparu, bien qu'elle ne soit pas chaudement habillée, elle me tend son foulard et part.

Je reprends ma route, parmi les trous de bombe, sur plusieurs centaines de mètres, laissant des cadavres au passage. Je récupère quelques vêtements qui avaient été soufflés par les bombes : veste, pantalon un peu loqueteux, espèces de chaussures.

Je vois également passer devant moi un déporté avec ses habits rayés, il ne me paraît pas inconnu. En effet, quand nous sommes rentrés et que nous nous sommes vus à Saint Claude, il m'a dit : « Tu te rappelles quand tu te sauvais en liquette à NORDHAUSEN ? » C'était René VALANSASKA.

Je repars en direction de la montagne, je traverse une route, franchis une vingtaine de mètres et j'arrive à un hangar métallique abritant pas mal de monde : quelques déportés, des travailleurs civils, des STO. Certains vont chercher dans leurs couvertures des vivres : pain, plusieurs sortes de conserve, de la margarine. Nous n'étions pas loin de NORDHAUSEN mais je ne pourrais pas préciser dans quel coin. Chacun pouvait se servir à volonté et comme je n'avais presque rien mangé depuis quelques jours, j'avalais plusieurs de ces aliments en trop grande quantité. Conséquence : peu après, je suis pris de malaises, je rejette « par le haut et par le bas » ce que je venais de consommer. Ayant froid, je dois marcher de long en large une partie de la nuit. De là où je suis, j'aperçois un sinistre spectacle : une partie de la ville rasée et en feu.

5 Avril

Avec plusieurs déportés, nous quittons le hangar, nous apercevons un petit village sur la place duquel étaient distribués des aliments à une partie des rescapés du bombardement. Nous nous mêlons à la foule afin d'avoir un peu à manger mais hélas, notre liberté allait prendre fin...

Mais nous sommes capturés à nouveau

Deux side-cars montés par des SS recherchant les déportés épargnés par les bombes hurlent – « Häftling, Komm, Komm ! ». Nous avons été vite repérés et livrés par deux femmes allemandes. On nous regroupe, nous sommes une vingtaine de déportés escortés par plusieurs gardes. La colonne se met en route et nous arrivons à un baraquement où nous passons la nuit dans le foin – sous haute garde. Le jour s'est levé, il faut repartir quand un autre groupe d'une trentaine de déportés nous rejoint. L'un d'entre eux, vêtu d'une capote kaki, s'avance vers moi. Malgré notre maigreur, je venais de reconnaître un camarade jurassien : Gaston Pierre MONNIER, habitant d'Arinthod. Tous regroupés, nous continuons dans la même direction et puis, on nous impose un arrêt. La colère de nos gardes grandit – savaient-ils vraiment que faire de nous ? – Nouvel arrêt : en bordure de route se trouve un grand hangar métallique à demi-rempli de paille en son centre. C'est là que nous devons passer la nuit. Monnier et moi, nous restons ensemble. Quant au Parisien, il nous avait quitté. Je m'endors aussitôt mais Monnier dort peu de temps car il a une forte dysenterie. Dans la nuit, il entend un craquement du côté de la porte : un gars venait de la forcer, de la faire tomber et de s'enfuir. Monnier sort faire ses besoins ; tout est calme, plus de gardes. Alors, il me réveille et me dit de partir avec lui dans le bois. Je ne veux pas bouger de cette paille, pensant ne pas aller loin. Il insiste à nouveau et m'entraîne avec lui – avec raison car il m'a certainement sauvé la vie.

Et finalement nous parvenons finalement à nous évader

7 Avril

Le jour pointe à peine quand nous quittons ce hangar en direction des collines du Harz. A l'orée, des bûcherons avaient fabriqué du charbon et Monnier en récupère, qu'il croque de temps en temps pour apaiser sa dysenterie. Avant d'entrer dans le grand bois, il trouve un escargot, il le sort de sa coquille et l'avale en me disant : « Ca va peut-être bien me boucher le trou du cul. »

En plein bois se dresse une petite maison qui paraît habitée. En hésitant, nous allons frapper à la porte, on nous ouvre, nous faisons savoir que nous venons de NORDHAUSEN. Heureusement, nous sommes tombés dans une famille polonaise de bûcherons, ces gens échangent quelques paroles et rapidement nous préparent une bonne soupe – que nous avalons aussitôt. Et il faut repartir car cela pouvait être dangereux pour eux...

Nuit de 7 au 8 Avril

Après cette petite collation, la nuit allait être plus facile. Nous la passons dans une cabane – peut-être de bûcherons. L'aviation alliée envoyait de nombreuses fusées éclairantes, s'assurant qu'il n'y ait pas de danger pour la progression des troupes.

8 Avril

A notre réveil, la marche reprend.

Jusqu'au 14 Avril environ

Cinq ou six jours passent dans les mêmes conditions. Il fait assez beau mais les nuits sont fraîches pour dormir dans le bois. La dysenterie de Monnier s'est un peu calmée mais il est affaibli.

Nous décidons de sortir de la forêt et arrivons à un champ labouré dans lequel les carottes n'ont jamais été arrachées. J'en remplis mes poches, elles constituent un bon repas mais Monnier n'en veut pas, de peur de réveiller son mal de ventre. Encore un peu de marche et nous arrivons sur une petite colline et un village en aval. Quelques gamins passent près de nous ; apeurés, ils repartent de suite. Peu après, un homme et une femme d'un certain âge nous abordent. Monnier leur signifie que nous avons faim, que nous sommes des travailleurs civils rescapés du bombardement. Le couple disparaît et tous deux reviennent avec des aliments chauds : œufs, pommes de terre, salade, consommés en peu de temps. Ces gens nous invitent dans leur demeure, ils me donnent une veste chaude et une paire de pantoufles chaudes. Ils nous font comprendre que leur fils était prisonnier de guerre en France et qu'il n'y a pas subi de mauvais traitements.

On nous conduit au village tandis qu'une trentaine de jeunes SS fuient en direction du bois. Et on nous installe... là où ces derniers avaient séjourné ! Cette fois-ci, la liberté est certaine.

Dans un bâtiment assez important, la paille est notre literie. Le propriétaire est fabricant de petits fromages et nous en avons un de temps en temps. A notre arrivée, ayant trouvé dans son jardin un sac plein d'habits rayés et par ailleurs, certainement dépité par l'évolution des événements, il se met à jurer : « Häftling, Scheisse, Terrorist... » Un Parisien se trouvait là comme prisonnier de guerre, il savait que nous venions des camps. Comme lui, quelques Français avaient passé leur captivité dans de petites fermes et de ce fait, ils avaient été ravitaillés en œufs, pommes de terre, lait. J'en bois alors pas mal de litres mais Monnier s'en abstient à cause de son mal. Après le bombardement, il avait été obligé de conduire un officier blessé sur une charrette et pour cela, il avait reçu un peu d'argent. Emile, le Parisien, nous procure alors des tickets alimentaires qui nous permettent d'obtenir du sucre et du beurre.

Au bout de quelques jours, Pierre perd son appétit, il reste dans la paille et ne se nourrit qu'en buvant un peu de lait délayé avec du sucre et un jaune d'œuf. Le patron de la maison semble avoir pris son parti de la situation et change de comportement envers nous en nous apportant une bouteille de vin bouché. Cela permet de remplacer le lait par du vin pour Monnier.

Le lendemain, j'ai au village une conversation avec une jeune Parisien STO. Je lui explique notre situation, il m'informe que le rapatriement se faisait par avion, mais que les prisonniers de guerre avaient priorité.

Ce sont les tickets d'alimentation qui m'ont été donnés par Emile, le prisonnier de guerre.



Le rapatriement

Le retour en France et au village natal

Malgré cela, notre retour est rapide. Le lendemain dans l'après-midi, avec quelques prisonniers de guerre, sur un char à foin précédé d'un tracteur, nous quittons le village de ROSLAND. J'ai à ce moment là une pensée pour mon frère SIMON – sans grand espoir cependant. Nous nous dirigeons vers le camp d'aviation de NORDHAUSEN où nous passons la nuit.

Le jour suivant, c'est le départ direction PARIS.

PARIS

22 Avril 1945

Les six premiers Jurassiens arrivent sur le sol français

Paul DAVID de Saint Claude

Jean BOURGEAT de Saint Claude

Louis GROS de Saint Claude

Pierre VERNAY d'Orgelet

Gaston MONNIER d'Arinthod

Fernand VINCENT de Charchilla

Seul, Monnier a dû nous quitter pour être de suite hospitalisé.

Nous descendons au camp d'aviation du BOURGET, accueillis par une haie d'honneur et l'harmonie.

On nous conduit à l'hôtel du Pas de Calais : visite du médecin – contrôle, fiches de rapatriement, questions diverses... Certains individus louches tentent de se glisser parmi nous pour usurper un titre non mérité.

A la nuit tombante, nous sommes sortis. A peu de distance, nous nous trouvons face à un bistrot. Les clients, spontanément, nous entourent, parlent, posent des questions, mettent dans nos poches pièces et cigarettes, et veulent savoir,

curiosité bien légitime, ce qu'étaient devenues certaines personnes ayant subi le même sort que nous... De toutes parts, l'accueil est très chaleureux !

De Paris, en train, nous arrivons à Dôle où nous passons la nuit. Et c'est Lons le Saunier.

Lons le Saunier

Nous mangeons à la villa Rivoire et nous sommes photographiés à deux reprises. Tout d'abord, devant cette villa, avec un détachement de militaires soviétiques qui avaient contribué, dans les rangs Alliés, à la libération du territoire français. Et ensuite, c'est devant la Maison du Prisonnier, au début des Arcades.

De là, j'ai signalé mon arrivée à Charchilla et j'apprends – sans bien y croire – ce qui s'était passé au village : 16 hommes torturés et fusillés, des maisons brûlées. Mais c'était bien réel.

La voiture de la maison du Prisonnier conduisit à Orgelet Pierre VERNAY qui retrouva son pays et sa famille, et moi-même à Charchilla où on m'attendait. Une de mes sœurs Yvonne, ainsi qu'une cousine Mireille étaient à la maison et après mon arrivée, mon oncle et ma tante sont venus... Des larmes, des questions sur mon frère SIMON... Je ne pouvais rien affirmer – « Quand il m'a quitté, il est parti à l'infirmerie d'Harzungen, peut-être destination Dora, il avait les poumons bien atteints... »

Presque tous les gens du village sont venus me voir, les mains chargées de bonnes choses. Le plus dur était de répondre aux questions des familles dont un des leurs avait été déporté, d'autant plus que je savais que beaucoup ne reviendraient pas. Aux nouvelles, il est venu des gens de plusieurs endroits mais peu ont eu le bonheur de voir revenir ceux qui étaient présents au départ pour les camps.

Les premiers temps, je fus assez fatigué. La voiture de la maison du prisonnier est venue me chercher pour me conduire à l'hôpital de Lons le Saunier. J'y retrouvai Robert FAVRE, PAYOT de THOREGNA, l'abbé FUTIN de CEZIA et un ou deux autres déportés. La religieuse qui s'occupait des places m'annonça que tout était occupé, alors je suis revenu vers le Dr JORROT de Moirans qui s'était occupé de moi dès mon arrivée. Il me conseilla de rester dans la maison familiale.

Cette fiche de transport, expédiée depuis la gare de Lyon à Paris, était destinée à informer nos familles de notre rapatriement et de notre retour au pays d'origine (arrivée prévue en gare de Lons-le-Saunier).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE		FICHE DE TRANSPORT		0572995
Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés				(29) Date naissance
(26) Nom	(27) Prénom	(28) Nom jeune fille		
<i>Hubert</i>	<i>Ferrand</i>	<i>Pierre</i>	<i>25-125</i>	
(30) Nom, prénom, adresse de la personne chez qui vous vous rendez				
<i>Mme Piffard Pierre Charcella Jura</i>				
(31) AVIS SERVICE SANTÉ		RÉGULATION		OBSERVATIONS
Moyen locomotion		N°		
D R		GARE DE DÉPART PARIS-LYON 7492		GARE DESTINATAIRE <i>Lons le Saunier</i>
		HEURE ET JOUR : 20h30 - 21 AVRIL		GARE DÉPART <i>Lyon</i>
<p>Cette fiche donne droit, par priorité et sans paiement, au transport du rapatrié de jusqu'à sa destination définitive, par tous les moyens mis à la disposition des Services de rapatriement (à l'exception des autorails de liaison de la S.N.C.F.).</p> <p>Toutefois, si le rapatrié emprunte des moyens de transport secondaires (autocars, compagnies secondaires de chemin de fer, etc.), il devra acquitter le prix de sa place et inscrire au dos de cette fiche les trajets effectués et les sommes payées. Elles lui seront remboursées sur présentation de cette fiche à la Direction départementale des P.D.R. de sa résidence.</p> <p>NOTA. - En cas d'arrêts intermédiaires (voir au dos)</p>				TIMBRE GARE DÉPART
				I.D.M. PARIS 2

Fiche médicale établie suite à un examen ophtalmologique, subi à Lons-le-Saunier.

MINISTÈRE DES PRISONNIERS DE GUERRE, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS.	CONTRÔLE MÉDICAL DES RAPATRIÉS.	MINISTÈRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE.
Centre d'Examen de <i>Lons</i>		
Le Médecin-chef du Centre d'examen présente l'assurance de ses meilleurs sentiments confraternels à M. le Docteur <i>Guod</i>		
et lui adresse le rapatrié <i>Vincent Ferrand</i>		
qui a manifesté le désir d'être suivi et traité par lui.		
L'examen pratiqué au Centre d'examen a permis de constater <i>Rue</i>		
Les examens complémentaires suivants ont été pratiqués et ont donné les résultats suivants :		
Signature du Médecin-chef du Centre d'examen : <i>Guod</i>		



VINCENT	VERNET	BOURGEAT	CROSSE	DAVID
Fernand	Pierre	Jean		Paul
Charchilla	Orgelet	St Claude	St Claude	St Claude
1	2	3	4	5

Photo prise devant la villa Rivoire, avec un détachement de militaires soviétiques (qui avaient contribué, dans les rangs alliés, à la libération du territoire français).

SURETE NATIONALE
SERVICE REGIONAL DE
POLICE JUDICIAIRE

LYON le 31.10.1945

Renseignements aux
Familles de Fusil-
lés, Déportés et
ex-Internés.-

Le Commissaire Divisionnaire, Chef du
Service Régional de la Police Judiciaire,
certifie que

M. *VINCENT Fernand*
né le *25.1.1925* à *Cherchilla*
demeurant *Cherchilla (Fin)*

a été signalé à ses Services, comme ayant été
interné au Fort Montluc,

le *15.4.1944* à *Compiègne*
par les autorités allemandes.

Le susnommé a été déporté le *10.5.1944*
à *Buchenwald*
Dora, Nordhausen
Rapatrié le 22.4.1945
- Attestation destinée à



LE COMMISSAIRE DIVISIONNAIRE :

[Signature]

Plusieurs jours après mon retour, j'appris l'horreur et l'ampleur des exactions dont le village et ses habitants avaient été les victimes. N'avait-on pas osé me dire, dès notre arrivée à Lons-le-Saunier, toute la sinistre réalité ? C'est possible. La voici...

Le 11 juillet 1944, 3 hommes ont été fusillés à la FERME des CÔTES, non loin de la rivière d'Ain.

ROSEND Elener	36 ans
SOMLO Georges	36 ans
SBINDEN Christian	40 ans

Le 11 juillet 1944, 16 hommes du village de Charchilla ont été fusillés à CHARCHILLA – certains après avoir été massacrés.

BOURGEAT Louis	62 ans
VILLERMOZ Marius	58 ans
PEUGET Louis	57 ans
PEUGET Marius	55 ans
FAVRE Edouard	54 ans
MARTELET Louis	54 ans
MATHIEU Lucas	52 ans
FORESTIER Paul	50 ans
VINCENT Auguste	49 ans
GAILLARD Louis	46 ans
FOULON Auguste	45 ans
MAILLARD Henri	45 ans
PONCET Marcel	43 ans
BOUQUEROD Albert	43 ans
FAIVRE Ernest	36 ans
FAVRE Marcel	31 ans

2 FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) sont décédés

PEUGET Louis	25 ans	marin en Angleterre
JUILLARD Louis	25 ans	FFI

On apprit au fur et à mesure qu'ils ne rentraient pas le décès des déportés, suite à l'opération militaire du 15 Avril 1944.

MATHIEU Louis	52 ans	maire du village
VINCENT Simon	26 ans	
FOULON Fernand	21 ans	
GRIFFON Albert	20 ans	
ROCHET Gabriel	20 ans	

C'est une lettre, en date du 2 Mai 1946, venue du grand séminaire de Montciel – écrite et signée par l'Abbé Louis Futin, lui-même rescapé des camps – qui permit à la famille de connaître les conditions précises du décès de Simon Vincent.

Ajoutons les destructions matérielles : 8 maisons brûlées, celle de :

PEUGET Marius	
FOULON Auguste	
VELU Georges	
GAILLARD Louis	
BOURGEAT Louis	
BAILLY Virgile	
FORESTIER Louis	
RIGOLET	auberge dite « Le Gouilla ».

Sans oublier tous les actes de pillage et de vandalisme dont les habitants subirent le préjudice.

grand séminaire
de montiel à

Leur le Laurier le 7 mai 1945.

Monsieur le Maire

Après avoir appris que des mesures avaient été ordonnées en vue d'un recensement des députés politiques non rentrés, j'ai à vous communiquer les renseignements suivants :

Départé en avril 44 j'ai rencontré au cours de ma captivité à Dora exactement, Monsieur Simon Vincent, jeune député de votre commune.

Après diverses séparations, je le retrouvai à l'infirmerie du Camp de Dora, où j'avais été moi-même hospitalisé. En ce lieu, je vis avec Simon Vincent jusqu'au jour de sa mort.

Atteint d'une maladie pulmonaire, sa santé avait sensiblement faibli son état empira gravement quand la dysenterie s'y ajouta à sa faiblesse et cette dernière fut la cause de sa mort laquelle remonte au 10 mars 1945, au matin je précise.

Ces renseignements, Monsieur le Maire vous permettront de donner satisfaction aux circulaires qui vous ont été envoyées à ce sujet.

Je suis à votre disposition pour donner de
plus amples détails si cela est nécessaire
Je vous prie de croire à mes respectueuses civilités

Louis Tubery
député de la
Commune de Cezia.

N° 1289 0367

CARTE DE DÉPORTE POLITIQUE
ÉTABLIE PAR LE MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE

TITULAIRE : **VINCENT Simon**

né le 17 mai 1919 à Charachilla (Guinea)

Domicile : _____

Intercé du 6 mars 1944 au 10 mars 1944
Département du 11 au 10 mars 1944
Carte établie le 8 janvier 1944

Le Directeur
Fonctionnaire et par délégation
du Département Interdépartemental

CARTÉ DÉLIVRÉE
A UN
AYANT CAUSE

N. 3 511

**MINISTÈRE
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET
VICTIMES DE GUERRE**

SERVISE DE L'ÉTAT CIVIL
87, rue de Bellechasse
PARIS (7^e)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PARIS, le **4 SEP 1948**

Madame,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que l'acte de décès
de M Antoine Vincent Simon
dossier n° 16 843 a été établi et envoyé en transcription
à la Mairie de Charachilla (Guinea) ;
c'est à cette Mairie qu'il faut vous adresser pour obtenir les
extraits d'acte de décès dont vous pourrez avoir besoin.

Il sera statué ultérieurement en ce qui concerne la mention
« MORT POUR LA FRANCE ».

Veuillez agréer, Madame, mes respectueux hommages.

P. H. H. H. H.

Madame Pelloni
Mme Chalumeau
Lyon 7^e

J. H. 03012 21000

En cette année 2008-2009, j'ai eu la
volonté de témoigner, par cet écrit, de ce
que j'ai vécu entre le 15 avril 1944 et le
22 avril 1945, en tant qu'interné et déporté

J'ai atteint l'âge de 84 ans, et je tiens
avec gratitude aux médecins qui m'ont
accordé leurs soins assidus et chaleureux
depuis mon retour des camps.

- Tout d'abord, le Docteur Jorrot qui s'est
occupé de moi dès mon arrivée à Charchilla.

- Puis le Docteur Boccard Père, jusqu'à
son décès.

- et enfin le Docteur Trouat de St. Claude
ainsi que le Docteur Burdeyron de Moncaud
en Me, qui est encore aujourd'hui mon médecin
traitant.

Je souhaite de même exprimer ma
reconnaissance à tout le corps médical qui
m'a entouré - et dans mes remerciements, je
n'oublie pas, bien sûr, ma famille.

Vincent Fernand
né le 25.1.1925 à Charchilla
résidant toujours à Charchilla 39260



A la mémoire de SIMON VINCENT

L'empreinte du CAT



Imprimé par l'ESAT de l'APEI de Lons le Saunier (39) en février 2010



543



12776



1068

Prisonnier politique allemand
Prisonnier politique français
Prisonnier politique espagnol



4185



1923

Prisonnier politique juif
Témoin de Jéhovah



5691



Émigre
Prisonnier arrêté comme suspect
(au cours d'« actions » collectives liées à
des événements politiques)
Émigré juif



BV



SV ou SVP...



Prisonnier de droit commun
(BV = criminel professionnel)
Prisonnier de droit commun
en cours de peine
(SV = interné par mesure de sécurité,
SVP = interné par mesure de sécurité avec
précision de nationalité, P = Pologne)
Prisonnier de droit commun juif



Asocial
Asocial juif
Prisonnier en rééducation
(« rétif au travail »)



« Souilleur de race » juif
Tzigane
Homosexuel



67358

Prisonnier politique
de la compagnie disciplinaire



Cible peinte dans le dos
de certains détenus pour
les signaler à l'attention
des S.S.

ADDITIF

LE PARCOURS DES DEUX FRERES

VINCENT

Page 7

Après notre capture , de retour sur la place du village , aujourd'hui « Place des Déportés » , nous avons traversé les champs , environ 800 mètres , j'étais toujours en chaussettes .

Sur les bords de la côte de l' « Elia » , deux militaires plaçaient un fusil mitrailleur en direction de la vallée de Maisod , proche de cette place , une petite table était mise à côté de la maison des demoiselles MATHIEU , 4 villageois y étaient installés , cartes en mains , jouaient-ils à la belote ? .

A notre arrivée , un officier les expulsa rapidement , étaient-ils bien conscients ? on ne pouvait pas plaisanter sur ce qui pouvait ou allait se passer .

C'est le silence qui répondra .

Page 8

Parti de Charchilla , le convoi prit la direction de Maisod et s'arrêta à côté de la maison de Paul MARGUERON , celui ci nous prêta un peu d'argent , 600 francs à mon frère et moi , 1000 francs à Fernand FOULON , même don pour les copains du village qui étaient présents .

Cet argent fut rendu mais ne nous servit peu ou pas .

3 à 400 mètres après Vaucluse , sur notre gauche en direction de d'Arinthod , à quelques mètres de nous , la rivière d'Ain en crue , à notre droite , bordant le chemin caillouteux une colline boisée et rocheuse . Le convoi s'arrêta . De 3 ou 4 camions , des militaires descendirent en toute hâte , armes à la main , pointées en direction de la colline , de même que l'auto mitrailleuse : ils craignaient un accrochage avec la résistance . Il n'en fut rien .

Nous arrivons à ARINTHOD , placés devant nous , les militaires descendirent du camion , ce qui nous permit de voir un groupe de jeunes SS , les habits crottés de terre , un accrochage avec les maquisards avait eu lieu ce jour là . Après notre retour , nous avons appris qu'un gars de MONCOUX , Antoine , avait été placé sur un tas de fumier et avait reçu une bonne correction avant que les hommes de main ne le quittent pour aller , certainement , aider leurs semblables . Dans la salle de cinéma se trouvent aussi une jeune fille Marie Louise , habitant MONCOUX , qui fut déportée à RAVENSBRUCK et une dame plus âgée de CORVECIAT , dont je ne connais pas la suite . Antoine et Marie Louise se marièrent , tous deux étaient dans la résistance , à plusieurs reprises , ils ont caché des groupes de maquisards dans leur ferme à MONCOUX . Quelques années après , nous sommes devenus des amis . Marie Louise organisait une cérémonie , à laquelle nous assistions , le jour anniversaire de la capture des gens du bas .

De MONLUC , nous partîmes enchaînés par deux , j'étais séparé de mon frère mais pas loin de lui , pour la gare de triage de la Mulatière à LYON . Nous embarquons dans un train de voyageurs , bien assis et bien gardés . En raison du bombardement de certaines lignes de chemin de fer en région parisienne , avant la capitale , nous sommes montés dans des camions ; nous étions debout , très serrés et secoués jusqu'à COMPIEGNE qui fut le terminus , ou on nous donna des numéros métalliques que nous devons porter , les appels furent parfois assez longs .

Page 29

Après notre installation sous les tentes à BUCHENWALD , pour y dormir , j'ai eu un fort saignement de nez , j'ai pu sortir pour ne pas ensanglanter les camarades se trouvant bien serrés à mes cotés ; pas de mouchoir ni chiffon ni papier , un surveillant de nuit , lampe à la main , s'approcha , me regardant de tous côtés , voyant que je saignais du nez , il repartit tranquille , une fois de plus ce fut la peur au ventre

Page 39

Début juillet à WIEDA , un après midi , je me trouvais pour mon travail face à la gare de TETEMBORNE , un bruit attira mon attention , sur ma gauche roulait un petit engin , monté à l'air libre par un gars d'un certain âge , coiffé d'un chapeau à plumes , armé d'un fusil de chasse . Un moment après , un drôle de train passa dans le sens opposé , un ensemble locomotive-wagon , sans d'ouverture et dont les différentes teintes lui donnaient une couleur de camouflage , j'ai pensé à un train blindé , peut-être celui d'Adolphe ? Son attentat manqué date de cette période !!! .

Quelques jours après , notre commando fut dirigé sur DORA , laissant tout sur place (ce furent certainement des repréailles) car le commando de WIEDA était le plus « tenable » que j'aie connu , d'ailleurs notre capo Henri ne fut pas ménagé par celui de DORA dit « Folette » , nom que me communiqua Alphonse GOUILLON de SOUGEAT .

Page 43

A DORA , ou nous restions plusieurs jours , on nous faisait apprendre pour les appels , nos numéros en allemand , pas facile . Heureusement que des camarades mieux placés que d'autres répétaient ces derniers . Certains appels étaient plus longs que d'autres .

HARZUNGEN , au bloc 11 ou nous étions , deux ou trois fois , deux jeunes déportés , environ 14 15 ans , habillés correctement , bien coiffés , surtout bien portants , figure bien rose , entrèrent parmi nous en nous toisant de bien haut regardant dans tous les sens ; pas un geste , pas une parole de la part de tous les camarades, nous étions figés . C 'était deux tziganes (jeunes garçons pour les capos et autres supérieurs) mais aussi des mouchards .

Nous couchions tous vêtus pour avoir plus chaud et éviter le vol de nos effets , la très grande fatigue et le sommeil nous plongeaient dans un repos à ne plus rien entendre , ni sentir . A la suite d'un arrivage de chaussures (cuir mince , vert et grossier) destinées aux foreurs , on m'attribua une petite pointure , grande différence pour le travail . Je passais la nuit sur le chalis inférieur , comme de coutume , le Belge nous réveillait en frappant contre le bois de notre lit avec une baguette en gueulant à plusieurs reprises « laus , laus , arbeit , arbeit , schnell » ; en me réveillant , je sentis mes pieds plus frais , en effet mes souliers avaient disparu , sans rien sentir ni entendre , drôle de surprise , pour reprendre le travail le « schreiber » me procure une paire de chaussures en toile

Début ou mi décembre 44, ayant appris par un autre déporté que mon frère se trouvait au REVIER , je décide d'aller le voir (visite pas tellement autorisée) la deuxième fois , le SS du camp passa faire sa visite habituelle , j'y restai peu de temps . Deux jours plus tard , je reprends la direction de l'infirmerie , à côté de cette dernière , une petite camionnette à ridelles , mon frère à l'intérieur un peu recroquevillé dans son costume rayé , autre direction ? autre camp ? ou infirmerie ? Le SS avait il usé de son pouvoir ? J'aurai toujours cette triste vision de Simon qui eut pour son jeune frère beaucoup de soucis et certainement que cela n'arrangea pas son peu de santé

ELRICH . Après notre retour en France , Robert LANCON de ST CLAUDE me dit qu'il avait passé une grande partie de sa déportation dans ce commando , travaillant dans une scierie et qu'il avait fait connaissance d'un jeune Allemand devenu un bon camarade , lui procurant de temps en temps quelques aliments . Le danger pour l'un comme pour l'autre n'était pas à exclure , ils restèrent bons amis , au décès de Robert dit « Bobby » il était venu à ST CLAUDE . Après notre retour je disais à Robert que j'avais été « flanqué » dans un bloc étrange , n'y séjournant qu'une nuit , il me répondit que c 'était un bloc « chounoux » , à ELRICH il y en existait , on y mettait les gars en fin de vie , des diarrhéiques , « tu as eu de la chance » me dit Bobby.

Durant ma captivité , aucun colis de la croix rouge me fut adressé , il se peut qu'il n'ait pas eu le temps d'arriver jusqu'à moi ?

Nous avons tous connu la soif , le travail épuisant , la fatigue , le mépris , les coups , la faim , la peur , le froid , la perte de moral . Combien allait-il y avoir de camarades encore debout en poursuivant cette vie après 8 ou 15 jours , je n'ose parler de semaines ?

ADDITIF

LE PARCOURS DES DEUX FRERES

VINCENT

Page 7

Après notre capture , de retour sur la place du village , aujourd'hui « Place des Déportés » , nous avons traversé les champs , environ 800 mètres , j'étais toujours en chaussettes .

Sur les bords de la côte de l' « Elia » , deux militaires plaçaient un fusil mitrailleur en direction de la vallée de Maisod , proche de cette place , une petite table était mise à côté de la maison des demoiselles MATHIEU , 4 villageois y étaient installés , cartes en mains , jouaient-ils à la belote ? .

A notre arrivée , un officier les expulsa rapidement , étaient-ils bien conscients ? on ne pouvait pas plaisanter sur ce qui pouvait ou allait se passer .
C'est le silence qui répondra .

Page 8

Parti de Charchilla , le convoi prit la direction de Maisod et s'arrêta à côté de la maison de Paul MARGUERON , celui ci nous prêta un peu d'argent , 600 francs à mon frère et moi , 1000 francs à Fernand FOULON , même don pour les copains du village qui étaient présents .

Cet argent fut rendu mais ne nous servit peu ou pas .

Page 9

3 à 400 mètres après Vaucluse , sur notre gauche en direction de d'Arinthod , à quelques mètres de nous , la rivière d'Ain en crue , à notre droite , bordant le chemin caillouteux une colline boisée et rocheuse . Le convoi s'arrêta . De 3 ou 4 camions , des militaires descendirent en toute hâte , armes à la main , pointées en direction de la colline , de même que l'auto mitrailleuse : ils craignaient un accrochage avec la résistance . Il n'en fut rien .

Page 11

Nous arrivons à ARINTHOD , placés devant nous , les militaires descendirent du camion , ce qui nous permit de voir un groupe de jeunes SS , les habits crottés de terre , un accrochage avec les maquisards avait eu lieu ce jour là . Après notre retour , nous avons appris qu'un gars de MONCOUX , Antoine , avait été placé sur un tas de fumier et avait reçu une bonne correction avant que les hommes de main ne le quittent pour aller , certainement , aider leurs semblables . Dans la salle de cinéma se trouvent aussi une jeune fille Marie Louise , habitant MONCOUX , qui fut déportée à RAVENSBRUCK et une dame plus âgée de CORVECIAT , dont je ne connais pas la suite . Antoine et Marie Louise se marièrent , tous deux étaient dans la résistance , à plusieurs reprises , ils ont caché des groupes de maquisards dans leur ferme à MONCOUX . Quelques années après , nous sommes devenus des amis . Marie Louise organisait une cérémonie , à laquelle nous assistions , le jour anniversaire de la capture des gens du bas .

Page 16

De MONLUC , nous partîmes enchaînés par deux , j'étais séparé de mon frère mais pas loin de lui , pour la gare de triage de la Mulatière à LYON . Nous embarquons dans un train de voyageurs , bien assis et bien gardés . En raison du bombardement de certaines lignes de chemin de fer en région parisienne , avant la capitale , nous sommes montés dans des camions ; nous étions debout , très serrés et secoués jusqu'à COMPIEGNE qui fut le terminus , ou on nous donna des numéros métalliques que nous devons porter , les appels furent parfois assez longs .

Page 29

Après notre installation sous les tentes à BUCHENWALD , pour y dormir , j'ai eu un fort saignement de nez , j'ai pu sortir pour ne pas ensanglanter les camarades se trouvant bien serrés à mes cotés ; pas de mouchoir ni chiffon ni papier , un surveillant de nuit , lampe à la main , s'approcha , me regardant de tous côtés , voyant que je saignais du nez , il repartit tranquille , une fois de plus ce fut la peur au ventre

Page 39

Début juillet à WIEDA , un après midi , je me trouvais pour mon travail face à la gare de TETEMBORNE , un bruit attira mon attention , sur ma gauche roulait un petit engin , monté à l'air libre par un gars d'un certain âge , coiffé d'un chapeau à plumes , armé d'un fusil de chasse . Un moment après , un drôle de train passa dans le sens opposé , un ensemble locomotive-wagon , sans d'ouverture et dont les différentes teintes lui donnaient une couleur de camouflage , j'ai pensé à un train blindé , peut-être celui d'Adolphe ? Son attentat manqué date de cette période !!! .

Quelques jours après , notre commando fut dirigé sur DORA , laissant tout sur place (ce furent certainement des reprèsailles) car le commando de WIEDA était le plus « tenable » que j'aie connu , d'ailleurs notre capo Henri ne fut pas ménagé par celui de DORA dit « Folette » , nom que me communiqua Alphonse GOUILLON de SOUGEAT .

Page 43

A DORA , ou nous restions plusieurs jours , on nous faisait apprendre pour les appels , nos numéros en allemand , pas facile . Heureusement que des camarades mieux placés que d'autres répétaient ces derniers . Certains appels étaient plus longs que d'autres .

HARZUNGEN , au bloc 11 ou nous étions , deux ou trois fois , deux jeunes déportés , environ 14 15 ans , habillés correctement , bien coiffés , surtout bien portants , figure bien rose , entrèrent parmi nous en nous toisant de bien haut regardant dans tous les sens ; pas un geste , pas une parole de la part de tous les camarades, nous étions figés . C 'était deux tziganes (jeunes garçons pour les capos et autres supérieurs) mais aussi des mouchards .

Nous couchions tous vêtus pour avoir plus chaud et éviter le vol de nos effets , la très grande fatigue et le sommeil nous plongeait dans un repos à ne plus rien entendre , ni sentir . A la suite d'un arrivage de chaussures (cuir mince , vert et grossier) destinées aux foreurs , on m'attribua une petite pointure , grande différence pour le travail . Je passais la nuit sur le chalis inférieur , comme de coutume , le Belge nous réveillait en frappant contre le bois de notre lit avec une baguette en gueulant à plusieurs reprises « laus , laus , arbeit , arbeit , schnell » ; en me réveillant , je sentis mes pieds plus frais , en effet mes souliers avaient disparu , sans rien sentir ni entendre , drôle de surprise , pour reprendre le travail le « schreiber » me procure une paire de chaussures en toile

Début ou mi décembre 44, ayant appris par un autre déporté que mon frère se trouvait au REVIER , je décide d'aller le voir (visite pas tellement autorisée) la deuxième fois , le SS du camp passa faire sa visite habituelle , j'y restai peu de temps . Deux jours plus tard , je reprends la direction de l'infirmerie , à côté de cette dernière , une petite camionnette à ridelles , mon frère à l'intérieur un peu recroquevillé dans son costume rayé , autre direction ? autre camp ? ou infirmerie ? Le SS avait il usé de son pouvoir ?
J'aurai toujours cette triste vision de Simon qui eut pour son jeune frère beaucoup de soucis et certainement que cela n'arrangea pas son peu de santé

ELRICH . Après notre retour en France , Robert LANCON de ST CLAUDE me dit qu'il avait passé une grande partie de sa déportation dans ce commando , travaillant dans une scierie et qu'il avait fait connaissance d'un jeune Allemand devenu un bon camarade , lui procurant de temps en temps quelques aliments . Le danger pour l'un comme pour l'autre n'était pas à exclure , ils restèrent bons amis , au décès de Robert dit « Bobby » il était venu à ST CLAUDE . Après notre retour je disais à Robert que j'avais été « flanqué » dans un bloc étrange , n'y séjournant qu'une nuit , il me répondit que c 'était un bloc « chounoux » , à ELRICH il y en existait , on y mettait les gars en fin de vie , des diarrhéiques , « tu as eu de la chance » me dit Bobby.

Durant ma captivité , aucun colis de la croix rouge me fut adressé , il se peut qu'il n'ait pas eu le temps d'arriver jusqu'à moi ?

Nous avons tous connu la soif , le travail épuisant , la fatigue , le mépris , les coups , la faim , la peur , le froid , la perte de moral . Combien allait-il y avoir de camarades encore debout en poursuivant cette vie après 8 ou 15 jours , je n'ose parler de semaines ?